

LE CHERCHEUR

REVUE ÉCLECTIQUE

VOL. II.

15 DÉCEMBRE 1889.

No. 24.

LE ROLE DE LA MERE

DANS LES ROMANS NOUVEAUX

Le goût de l'étrange témoigne du manque d'originalité. Un beau talent s'accordera toujours avec le bon sens. Procurez-moi un écrivain de marque, il sera simple et vrai. Les choses de la vie l'inspireront telles qu'elles sont. Il découvrira chez les plus ordinaires des charmes inattendus. Les maîtres nous ont tous parlé de Dieu, de la patrie, de la famille; chacun d'eux nous a donné le portrait de nos pères, de nos mères, de nos sœurs, de nos frères, de nos amis, tels que nous les comprenons. Leurs pages nous émeuvent. Nous leurs savons gré d'avoir exprimé ces sentiments exquis mais confus que nous avons en l'âme et qui nous semblent naturels.

Aujourd'hui, les gens de lettres en usent différemment. Pères, mères, sœurs, frères, amis, tout cela est sacrifié à un besoin maladif de fausser les fibres les meilleures du cœur humain.

Les romanciers de l'année 1889 semblent s'être attachés à défigurer un type jusqu'ici respecté, la mère. A part Dickens, dans les admirables tableaux duquel manquera toujours la figure d'une vraie mère, il est peu d'auteurs qui n'aient pas respecté cette physionomie. Notre génération nouvelle a vaincu tout scrupule, et quatre livres nous ont montré quatre mères sous un jour peu brillant.

M. Daudet ouvre la marche, non dans un livre nouveau mais dans un volume qu'une impression nouvelle a remis en actualité. La maison Marpon a lancé une édition illustrée de *Jack*. Ce récit sentimental nous offre un type achevé de coquetterie, de légèreté, de bêtise en la personne d'Ida de Barancy. Elle a pour fils un enfant au cœur délicat, et l'imagination de l'auteur nous montre à quels supplices cette femme abandonne le pauvre petit. Cependant ce roman ne nous indigne pas comme le feront d'autres. La maternité d'aventure de cette femme à conduite équivoque explique bien des choses. De mère légère à fils malheureux, il y a un enchaînement qui n'ôte rien à notre commisération mais qui nous empêche de nous révolter.

M. François Coppée s'est attaqué, lui, à la maternité. Il la critique dans son foyer et combattant pour ses prérogatives les plus saintes. Mme Bernard est restée veuve de très bonne heure. Son mari ne l'avait pas rendue heureuse. Elle trouva bientôt un galant homme dont elle refusa la main, non sans soupirer un peu. La femme s'immola à la mère. Elle avait un fils sur lequel elle concentra toutes ses affections. Armand Bernard se montrait d'abord digne des sacrifices qu'il avait

imposés. Entre ces deux êtres règnait une harmonie parfaite. Malheureusement, l'adolescent se fit homme et les choses se compliquèrent, non sans invraisemblance. Armand se prit d'amour pour une jeune ouvrière. Et M. Joppée de parer la donzelle d'une foule de qualités. Il fait du sentiment. Ces deux enfants qui mènent une vie de pantins lui paraissent admirables. Il n'y a qu'un coupable dans cette pastorale, c'est Mme Bernard. Elle s'indigne, cette mère ; on s'indigne de son indignation. Elle lutte ; on lui fera payer ses combats de la mort de son enfant. Quand celui-ci meurt, c'est l'ouvrière qui reste fidèle à sa tombe. La mère se remarie et le volume se termine par un aveu qui est une lâcheté. " Elle l'aimait mieux que moi, " murmure Mme Bernard après avoir lu une lettre de l'amante de son fils. Tout cela est faux comme situation et comme caractère. Mais il a y chez l'écrivain des défauts autrement graves que ces inconspicuités. Sa morale, ou plutôt sa conclusion est monstrueuse. Il voudrait que les familles arrivassent à des compromis qui seraient une honte. Comment un esprit aussi sérieux est-il allé ramasser une foule d'idées saugrenues pour les défendre dans un roman à thèse ? C'est une énigme.

Le Disciple, de M. Bourget, met aux prises un jeune pion intelligent avec sa mère, femme simple, aux idées étroites, incapable de comprendre l'esprit supérieur qu'elle a mis au monde. Une maman commune, cela ne sait qu'aimer. Aussi un abîme se creuse-t-il entre Mme Greslou et son enfant. *Les intellectuels* sont de singuliers animaux et je les trouve, moi, dénués d'intelligence. Ils ne savent pas voir le fond des choses. Chaque être ici-bas a sa mission et nous devons le juger suivant qu'il se conforme ou non à sa destinée. Une mère n'est point faite pour ergoter sur la science ou la littérature, mais pour avoir le cœur toujours ouvert. Elle peut être vulgaire, sans que nous ayons lieu de nous plaindre. Son âme a été créée pour être l'asile où riches et pauvres, puissants et misérables, forts et faibles, bons et méchants doivent venir se reposer. Voilà sa mission et voilà sa grandeur. C'est près d'elle et c'est par elle que se font les retours inattendus dans le droit chemin. Mais quel retour espérer de ces messieurs qui examinent leurs parents à la loupe et qui se livrent à des appréciations intellectuelles sur leur compte ! Le jeune Greslou découvre avec amertume que sa mère est incapable de *généralisation*. O douleur ! Seulement quand ce philosophe sera sous les verrous pour avoir poussé un peu loin ses expérimentations scientifiques, Mme Greslou saura le défendre. Elle affrontera tout, pour le sauver. Elle aura son éloquence, consigné non dans un *Mémoire sur moi-même*, mais dans des reproches à un vieillard savant, et c'est le savant qui demeurera coi.

M. Ferdinand Fabre a écrit un mauvais livre : *Ma Vocation*. Comme pour *le Disciple*, c'est un monsieur intelligent qui tient la plume. Ce raté a contre lui d'avoir connu Dieu, de l'avoir aimé, d'avoir rêvé de le servir. Nobles élans d'autrefois ! Il en rougit. Aussi explique-t-il sa vocation. Il y a là une vieille paysanne dont le désir le plus ardent est d'avoir un enfant prêtre. Quelle influence a-t-elle exercée sur le séminariste ? Je l'ignore. Pour moi qui ai connu ces sortes de mères, j'ai toujours remarqué chez elles un tact fort délicat en ces matières. Elles ne dissimulent point leur désir, mais elles sont respectueuses de la liberté humaine. Si elles contribuent à donner un homme à Dieu, au lieu d'un avocat ou d'un commis-greffier à la société, où se trouve le mal ? En tout cas, elles

aident à une vocation mais elle ne font pas la vocation, témoin M. Fabre lui-même.

A part M. Daudet qui nous a peint une mère légère, les autres écrivains ont attaqué ce type dans ce qu'il présente de vulnérable pour un esprit bas. Mme Bernard, c'est la femme à l'âme étroite qui ne sait pas comprendre la jeunesse ; Mme Greslou, c'est la mère peu intelligente, incapable de suivre son fils sur les sommets de la pensée ; le personnage de M. Fabre est une bonne femme aimante que la dévotion a gâtée. Il n'était pas opportun de présenter ces trois types au lecteur. *Henriette* aura un succès considérable près des potaches et des grisettes ; nombre de fruits secs gémiront sur Mme Greslou, et les détroqués chargeront une mémoire vénérée de leurs pas de clercs.

Quant à la foule, il n'était pas utile de lui présenter sous de vilains jours une figure vénérée. Le public vit d'idées simples que nous devons fortifier et non ébranler. Il est rebelle à l'analyse des choses complexes. Pour lui, tout se traduit par une impression, et comme tous ces romans laissent l'âme sous une émotion fâcheuse, chacun de ces romanciers a commis, en les écrivant, une mauvaise action.

H. LE FRANC.

LA LITTÉRATURE SCIENTIFIQUE

On connaît le cas de ce pasteur berlinois dont les sermons endormaient régulièrement l'auditoire. Le pauvre homme confia son infortune à Leibnitz qui lui conseilla bellement de renoncer à la théologie et de ne parler à ses ouailles que des merveilles de la nature. Le pasteur se laissa convaincre et consacra son premier sermon à l'astronomie. Laisant de côté la grande mission de Luther, la confession d'Augsbourg et toutes les confessions, il célébra l'astre radieux, calcula son poids, son volume, sa distance, entassa les chiffres et les comparaisons, dit combien d'années il faudrait aux chariots du pays pour atteindre les différentes planètes... Son succès fut immense : personne ne dort ; peut s'en fallut que la "majesté du temple" ne fût troublée par de profanes applaudissements.

Sans nous arrêter à discuter la valeur, au point de vue pastoral, du procédé imaginé par Leibnitz (*Protestantibus disputandum*), nous trouvons dans cette histoire vraisemblable une preuve nouvelle de l'attrait puissant que la science exerce sur l'esprit de l'homme. La séduction est d'autant plus forte que l'homme est moins instruit, plus près de la nature et qu'on ne lui présente qu'une science aimable, débarrassée de l'écorce pédagogique qui la rend d'abord si rugueuse et si amère à ses vrais amis.

Cette attrait provient-il uniquement de la curiosité satisfaite ? Loin de là. C'est l'orgueil surtout qui trouve son compte à ces savants enseignements. On est tout fier de savoir que le soleil est le centre du monde comme est fier un enfant qui vient d'apprendre la première déclinaison. Comme la Fontaine demandant à tout venant : "Avez-vous lu Baruch", volontiers on arrêterait l'univers pour lui dire : Saviez-vous que la terre

parcourût une ellipse dont le soleil occupe un des foyers ? Et l'on ajoute : C'est pourtant l'homme qui a trouvé tout cela. Puis en se rengorgeant : Voilà ce que nous avons découvert. Et les plus sots se croient de la même farine que les grands hommes, parce qu'ils sont nés dans le même sillon. On a dit souvent qu'un simple bachelier de nos jours est plus savant que Pascal. C'est exact, et il est parfaitement certain que Vauban, s'il revenait en ce monde, ne serait pas reçu à l'École polytechnique ; mais on peut aussi constater que la race des Vauban décroît en raison directe du carré de la multiplication des bacheliers.

Voilà un des inconvénients de la vulgarisation indéfinie de la science : le mépris pour ceux qui nous ont précédés. On ne se doute pas que l'homme qui a prouvé la pesanteur de l'air était plus savant que celui qui en a tiré le principe des ballons et même que M. Nadar, le grand prophète du *plus lourd que l'air*. L'inventeur est toujours plus grand que celui qui perfectionne l'invention et s'en fait des rentes.

La vulgarisation de la science, qui est d'invention récente, a engendré l'espèce nouvelle des quarts de savant. On connaissait les demi-savants qui ne faisaient pas grande figure, mais qui avaient leur raison d'être. C'étaient de bons et honnêtes professeurs, de bons et honnêtes bibliothécaires, de bons et honnêtes amis des sciences, des belles-lettres ou de la philosophie. Le quart de savant est autrement dangereux : il pullule. Le quart de savant connaît la science comme un lecteur d'Alexandre Dumas connaît l'histoire. Il ne saurait, faute d'études, comprendre les lois de Képler, mais il jure, avec M. Flammarion, que les mondes sont habités ? Et pourquoi ne le seraient-ils pas ? Et il cite Pythagore d'après M. Flammarion. Mais il croit que Pythagore fut un moine du treizième siècle.

Il ne peut comprendre le travail électro-chimique d'une pile. Mais il est persuadé que le *Nautilus* du capitaine Némó existe quelque part ; il s'y embarquerait volontiers. Comme on a vulgarisé toute la science (nous entendons ce qui est vulgarisable) et qu'il a tout lu, il sait tout et rien ne l'étonne plus dans ce monde. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop étonné en arrivant dans l'autre !

On peut classer en deux catégories les ouvrages destinés à vulgariser la science : les uns sont ou affectent d'être exclusivement scientifiques ; les autres sont des romans.

Nous dirons peu de chose de la première catégorie. Elle comprend d'abord les innombrables revues ou journaux scientifiques qui s'adressent à un public spécial auquel ils rendent d'importants services. Le public ordinaire, où se recrutent les quarts de savant, ne les lit guère et pour cause. Parmi ces journaux nous citerons *les Mondes*, (*Cosmos*) qui offrent ce caractère particulier de n'être l'organe ou l'écho d'aucune académie, d'aucune société savante, mais de rendre compte de tout ce qui se fait d'important, particulièrement en France et en Angleterre, au point de vue scientifique. C'est proprement le journal de la science universelle.

Les "*Années scientifiques*" ne sont que des recueils où sont mis en ordre et condensés, les articles scientifiques parus dans un journal pendant une année. Les "*Années*" s'adressent à un public beaucoup plus

nombreux que celui des revues dont nous venons de parler. Les mathématiques pures en sont généralement bannies ; le ton dogmatique y fait place à une causerie plus ou moins familière. Les auteurs y racontent les découvertes, les inventions, les grands travaux de l'année. Ces " *Années* " sont généralement fort intéressantes, quoique trop souvent écrites sans beaucoup de soin. On peut aussi leur adresser ce reproche que méritent toutes les publications dites scientifiques, destinées autant à amuser qu'à instruire des lecteurs peu au courant des méthodes sérieuses : elles faussent l'esprit ou tout au moins l'égarer. Après avoir lu et compris le compte rendu d'une discussion intéressante, on croit savoir à fond la question ; au besoin on en parle avec autorité, on la tranche ; on se fait arbitre entre les véritables savants qui ne peuvent se mettre d'accord ; on s'étonne que des dissertations puissent s'élever sur des questions qui paraissent si claires. Simplement on ne sait pas le premier mot de la question. On s'en est rapporté à l'auteur qui ne l'a quelquefois pas très-bien comprise lui-même, ou qui l'a mal expliquée, ou qui n'a pas su faire taire ses préférences.

La nécessité d'être compris à peu près par tout le monde, oblige les auteurs à être superficiels quand même. Ils ne peuvent aller au fond des choses, s'ils veulent ménager leurs lecteurs ; et il est parfaitement sûr que cette contrainte les met souvent, eux-mêmes, fort à l'aise. Les véritables savants ont mieux à faire qu'à délayer de la bouillie pseudoscientifique pour tous les estomacs.

Les " *Merveilles de la science*," par M. L. Figuier, la *Bibliothèque des merveilles*, éditée par la maison Hachette, sont des publications illustrées avec soin et traitant chacune d'un sujet spécial. Quelques-uns des ouvrages de la Bibliothèque des merveilles sont de véritables petits chefs-d'œuvre... dans un genre qui se rapproche un peu trop de la physique amusante pour mériter d'être encouragé sérieusement.

Quelques livres, signés Flammarion, Rambosson, Figuier, Guillemin, paraissent tous les ans chez de grands éditeurs qui " ne reculent devant aucune dépense " pour les établir avec luxe. Gravures, chromolithographies, caractères, papier, tout est de premier choix. Ce sont des espèces de monographies scientifiques, le Ciel, l'Atmosphère, les Astres, etc., Généralement elles sont exactes, avec une certaine allure littéraire qui n'a rien de déplaisant. Comme livres d'étrennes, il n'y a rien de mieux. Au point de vue scientifique ce sont des compilations plus ou moins intelligentes, plus ou moins complètes, dont on a eu soin d'élaguer tout, ou à peu près tout ce qui pourrait embarrasser un lecteur ignorant.

Toutes ces publications, livres, journaux et revues, forment ce que nous avons appelé la première catégorie, celle des ouvrages purement scientifiques ou réputés pour tels.

La seconde comprend les romans, dont les œuvres de J. Verne sont le type le plus connu et peut-être le mieux réussi.

Ici la science n'apparaît plus qu'en action ; plus de systèmes, plus de dissertations. La science s'est débarrassée de sa robe noire et de son bonnet de pédagogue ; elle se fait gentleman, capitaine, voyageur, négociant ; elle prend toutes les formes, parle toutes les langues, imagine les plus folles entreprises, se rit de tous les obstacles ; un

jour au centre de la terre, elle s'élançait le lendemain à la poursuite de la lune, puis redescend au fond des mers qu'elle parcourait, d'un pôle à l'autre, avec une aisance, un entrain, un mépris du convenu et de la routine qui confond, stupéfie et ne permet pas d'objections. Quoi qu'on fasse, on est entraîné, on marche, on vole, on plonge, on s'arrête en frémissant, on repart, on arrive. Les romans de J. Verne ne sont que des épisodes des Mille et une Nuits, où les fées et les génies font place à la science, non pas la science encore incertaine et boiteuse que nous connaissons, mais la science ailée, qui a tout scruté, tout vu, qui sait tout, la science de l'avenir.

Les héros de J. Verne n'ont pas besoin du bon Dieu, je vous l'affirme. Avec la grosse encyclopédie qu'ils ont dans la tête, rien ne les trouble, rien ne les dérouté. Ils ont réponse à tout, tant pis, si la réponse n'est pas bonne ; il faut bien qu'elle passe, et elle passe. Quant au lecteur, il s'abandonne au charme et se figure qu'il s'instruit. Car il y a du vrai, du savant, de l'exact dans toutes les belles inventions de M. Verne. Mais aussi quelles imaginations fantastiques ! Où est le vrai ? Où commence la fantaisie ? Encore si M. Verne nous prévenait ! Mais il sait bien qu'on lira jusqu'au bout et qu'on le remerciera par surcroît. A quoi bon dès lors crier : Gare !

Combien pensez-vous, par exemple, qu'il y ait de gens convaincus, aujourd'hui, qu'on peut se loger dans un obus et se faire envoyer dans la lune ? Si M. Verne avait raconté qu'un homme s'est mis à la bouche d'un canon et s'est fait lancer, sain et sauf, en quelques heures, à 300,000 kilomètres par un boulet suffisamment garni de tampons, il eût fait hausser les épaules. Mais il a mis ses voyageurs dans l'obus, ce qui, au point de vue de la catastrophe, est absolument la même chose ; et ses lecteurs n'ont pas ri, ils ont trouvé le procédé simple, naturel et assez pratique. C'est l'éternelle histoire des gens qui savent bien qu'on se rompt les os à sauter d'un quatrième étage sur le pavé, mais qui réclament un frein pour arrêter un instantanément les trains lancés à toute vitesse.

M. Verne est très-savant sans doute ; il a tout lu, pris des notes sur tout ; puis la folle du logis aidant, il a brodé des aventures étranges, pleines de péripéties et de séduction sur un fond scientifique à mailles très-élastiques. Il faut être presque savant déjà pour bien voir où finit la science et où commence M. Verne. Ne parlons pas du lecteur qui sait bien, lui, que le capitaine Némó a vécu réellement ; mais ce héros de la physique ne pourrait-il pas exister ? Tenez pour certain que bien des gens en sont convaincus, qui peut-être n'osent pas l'avouer. On se fait ainsi de la science une idée beaucoup trop haute, parce qu'il y a des bornes qu'elle ne saurait franchir, et aussi beaucoup trop infime, parce que la vraie science monte jusqu'à Dieu et ne s'arrête point à ces prestidigitations ridicules.

En résumé, ces fameux romans ne sont qu'agréables, surtout pour celui qui ne les lit pas pour s'instruire. L'ignorant les dévore et n'apprend rien, ou ce qu'il apprend ne vaut rien. Tout ce savoir-faire que déploient les héros de M. Verne est inutile pour faire doucement son chemin dans ce monde et dans l'autre.

E. VIAL.

Lamennais

L'article qui suit a été publié en mars 1885, à l'apparition de la seconde édition de l'ouvrage de Mgr Ricard sur *l'École menaisienne*.

Ce livre n'est pas à présenter au public, il a déjà fait devant lui bonne figure ; c'est par une seconde édition parue depuis quelque temps, que j'en ai fait la connaissance, quoique ce soit de ma faute, trop tard à mon gré.

Il a des patronages devant lesquels le mien s'effacerait bien vite, si j'avais pu avoir la présomptueuse pensée—laquelle, d'ailleurs, ne m'est pas un instant venue—de donner à cette étude un pareil caractère.

Les lignes suivantes, adressées à son auteur et à son sujet par l'éminent archevêque de Paris, attestent que l'heure était venue de parler de l'école menaisienne et qu'il en a été bien parlé :

“ L'existence de cette école, l'éclat et le talent des personnages qui la composaient, les écrits qu'ils ont produits, le bruit et l'agitation qui se sont faits autour d'eux, forment un épisode notable dans le dix-neuvième siècle qui méritait bien d'avoir un historien. Vous vous êtes parfaitement acquitté de cette tâche. Je vous en sais gré et vous en remercie.”

Si l'on réfléchit à la mesure et à la sagesse de l'illustre cardinal, on demeure convaincu que rien, mieux que ces quatre lignes, ne peut recommander l'œuvre de Mgr Ricard.

Elles suffisent pour inspirer, à tout homme qui s'intéresse au mouvement des idées, le désir de lire son remarquable ouvrage.

Dans l'intérêt de l'auteur et le mien, je devrais peut-être me borner à rappeler les paroles de Mgr Guibert.

Il n'est point donné à tout le monde de marcher sur ce terrain brûlant, le pied aussi léger et avec le même bonheur que l'éloquent professeur de théologie dans l'ancienne capitale de la Provence. Si l'heure est venue d'y introduire le public, ce n'est point sans guide et sans précaution.

Une œuvre enfin de cette importance, qui fait passer devant les yeux du lecteur des hommes de si haute taille et de pensées à forme si diverse : Lamennais, Lacordaire, Montalembert, Napoléon, Grégoire XVI, les libéraux et les ultramontains, où se dressent même les silhouettes de M. Louis Veuillot et de M. de Falloux ; une œuvre qui touche, presque à chaque page, audessous des points certains et fixes de la foi catholique, des questions si délicates de doctrine, d'école et de personnes, inspire à celui qui l'aborde une grande prudence et presque de la timidité.

S'il suffisait pour la juger de raconter à quel point l'on fut sous le charme de la lecture, comme il serait facile et comme il serait vrai de dire : Rarement livre, autant que celui-là, n'entraîne et ne captive. La forme perpétuellement pittoresque, j'allais dire dramatique, sous laquelle vivent et se meuvent les personnages ; les ravissantes citations que l'auteur mêle souvent à son récit, et qu'il encadre toujours de façon à leur donner tout leur relief ; ce sens de l'admiration, le plus noble et le plus désintéressé de l'âme humaine, qui s'exalte en lui, devant toute chose grande ou belle, presque sans voir les ombres, tant il aime à chercher la lumière, tout se réunit pour attacher le lecteur au livre, et, ce qui est mieux encore, à l'écrivain.

Si, comme le croit un penseur, il est dans l'âme deux forces contraires, l'enthousiasme et l'ironie, c'est de la première que Mgr Ricard relève et la seconde lui est inconnue.

Ah ! si j'avais, comme lui, ce don enviable et charmant, né de l'esprit français et de la charité chrétienne, ce don de tout dire, jusqu'aux anathèmes, avec une courtoisie telle, qu'on se rappelle en le lisant, mais sans la moindre idée de défaveur, ce poète du grand siècle auquel le rude satirique jetait ce trait, qu'assurément nul n'aurait pu lui renvoyer :

Et, jusqu'à je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Mais non ! un peu brutal par nature—cela se verra vite—j'aurais besoin d'avance de demander pardon à l'auteur et aux grandes ombres qu'il évoque, de la rusticité de mon langage.

J'essayerai pourtant, si ardue que soit la tâche, et, pour ne pas me perdre dans des détails d'analyse matérielle, je dirai simplement quelques mots sur chacun des points essentiels de l'œuvre.

I. Le maître et sa doctrine.

II. L'école et l'époque.

III. Les disciples avec leur historien, disciple posthume, pour ainsi dire, par l'amour avec lequel il la fait revivre, de cette école catholicisée, soumise sans réserve.

Jé me borne aujourd'hui à la première de ces parties. Le reste viendra plus tard, si Dieu m'en laisse le loisir.

I

Le maître s'appelle Félicité de Lamennais.

Le prénom est ici nécessaire, afin que le nom de famille, qu'aucun vivant ne portera plus parmi les hommes, ne soit pas couvert tout entier d'un crêpe, et garde le rayon de clarté pure que le frère du grand révolté y laissa.

Frères ? non ! ils ne l'étaient pas. Pie IX l'a dit, et le mot est vrai. Car la communauté du sang ne fait pas la famille selon l'esprit. L'esprit souffle où il lui plaît.

L'homme étrange qui, sous les noms que j'ai dits, traversa l'histoire, le front ceint d'une auréole pendant dix ans, le front frappé de la foudre durant les vingt dernières années de sa vie, est né sur la fin du siècle où le rictus démolisseur de Voltaire et l'œil sanguinaire de Marat se sont rencontrés dans une haine commune, et qui les a glorifiés dans le même tombeau, les faisant ronger du même ver. Il s'éteignit au milieu du siècle où nous vivons, avant que ce siècle ait reçu le signe distinctif auquel l'avenir le reconnaîtra. Cet homme a vu naître et mourir deux républiques, deux empires, deux monarchies.

Sa mémoire, sa destinée, son caractère, sa vogue, son délaissement, son esprit et son cœur, tout en lui fut contradiction, tout demeure une énigme.

Ce prêtre apostat a-t-il perdu la vue du Ciel, ou l'eut-il un seul jour ? Brula-t-il jamais du feu sacerdotal ?

Ce publiciste emporté, qui du fanatisme de l'autorité passe au délire de l'indépendance, en jetant, comme pont entre ces deux abîmes, ce chapelet de visions nommé : *Paroles d'un croyant*, a-t-il la foi ? *Dæmones credunt et contremiscunt.*

Cette pensée, pleine d'éclairs et de ténèbres, comme une nuée incessamment agitée par un vent d'orage, vient-elle d'un vrai génie, ou d'une intelligence mal équilibrée ?

Pour embrasser la vérité, que lui manqua-t-il ? La force, ou la droiture du regard.

Ce cœur, tour à tour d'une tendresse de sirène ou d'un égoïsme irréductible, servi à souhait par une imagination débordante, aux rivages extrêmes du charme et de l'horreur, connut-il le véritable amour, je veux dire l'amour qui se sacrifie, ou la dépravation de l'amour, je veux dire celui qui s'adore lui-même, et dont le dernier mot est la haine et le mépris d'autrui ?

Si cet homme était sans entrailles, pourquoi fut-il tant aimé ?

S'il avait tant de prestige, pourquoi fut-il si délaissé ?

Si sa doctrine était un non-sens, pourquoi autour d'elle tant d'éclat et autour de lui cette magnifique constellation d'intelligences ?

Si elle avait des complicités profondes avec la nature humaine, pourquoi n'entraîna-t-il personne dans sa chute !

Ce raisonneur superbe, qui tantôt foule aux pieds la raison humaine, tantôt l'exalte jusqu'à déduire d'elle seule les plus insondables mystères de la vie divine, eut-il vraiment une philosophie ?

Au bout de vingt ans d'impénitence, après cette comédie lugubre de sérénité jouée devant trois libre-penseurs qui faisaient de son lit de mort un théâtre, pourquoi cette larme suprême s'échappant soudain de son œil défaillant, quand cette âme en détresse, perdant avec la parole tout commerce avec les vivants, se sent seule en face de l'éternité ?

Cette âme put-elle être sauvée par une main tendue ? devait-elle fatalement périr ?...Où est-il ?...Qui nous le dira ? heureux les morts qui meurent dans le Seigneur ! Il est des mystères que l'œil humain ne sondera jamais. Celui-là est un mystère d'épouvante.

On voudrait croire que cet infortuné, victime d'une imagination sans règles, fut un malade plus qu'un coupable. Mais, en dépit des thèses modernes, la névropathie, n'est pas la conscience ; tout homme est responsable. Il porte au plus intime de son être moral une racine caractéristique, par laquelle il prend une direction déterminée, penche à droite ou à gauche et tombe du côté où il a penché.

De quel côté pencha donc ce chêne de la pensée ?

Quand on embrasse du regard, à distance, sa haute tige et ses ramées frondeuses, il semble que son signe propre est une poussée sans mesure d'égoïsme et d'orgueil, pourrie par la sève empoisonnée d'un funeste enseignement de l'enfance.

Pour parler sans figure, c'était une âme de la famille et de l'école de Rousseau, aux prises avec le vieux sang breton, fait de foi indépendante et opiniâtre. La foi fut vaincue, et l'âme tomba dans le satanisme contemporain. Voyez plutôt :

A six ans, il perd sa mère, et, de cette première douleur, il ne garde qu'une sorte de jalouse rage contre les enfants heureux réchauffés au lait maternel.

A huit ans, du haut des remparts de Saint-Malo, il contemple la mer immense brisée par les récifs ; il s'imagine voir l'infini et sentir Dieu. Soudain, il se tourne vers la foule accourue comme lui au spectacle, et s'écrie avec un indicible accent de supériorité : Ils voient ce que je regarde, ils ne voient pas ce que je vois.

A douze ans, enfermé par son indiscipline dans une bibliothèque sans Dieu, il y dévore le poison et effraye par son étalage précoce d'incrédulité, le prêtre vénérable qui vient le préparer à la communion. C'est à quatorze ans seulement qu'il reçoit son Dieu.

A trente-quatre ans, prêtre venu à l'ordination sacerdotale comme une victime au sacrifice, il monte à l'autel, et, au lieu du doux langage de l'Agneau sans tache, il n'entend qu'une voix sévère retentir à son oreille épouvantée. Bientôt, il parle de son sacerdoce comme d'un " poteau où sa chaîne est rivée ". Mais ce n'est pas le foyer qui est son idéal, car il écrit un jour : " L'ennui est né d'une soirée de famille."

Ce prêtre dit peu la messe, et moins encore, peut-être, son breviare. Toutefois, à une heure prédestinée de sa vie, dans une splendide floraison de génie littéraire, et un vif élan de ferveur catholique uni à un sincère enthousiasme pour la liberté de la vérité, s'indignant à la fois contre les pouvoirs qui l'oppriment et les peuples qui la délaissent, il écrit un volume qui est un événement ; on y salua comme le lever de soleil d'une puissance intellectuelle, flagellative du gallicanisme et vengeresse de Rome.

Il a la fortune de l'heure et la magie du style, la renommée le couronne, les aigles de la pensée accourent autour de lui, un pape écrit : C'est un écrivain accompli, et ses œuvres ont rendu grand service à la religion.

C'était vrai, il brisait en France ses chaînes temporelles.

Puis, tout à coup, une thèse audacieuse apparaît sous sa plume. Un souffle de haine l'agite, et le fiel en découle jusque dans son apologie chrétienne ; derrière le fantôme de l'autorité, c'est le scepticisme qui se cache ; encore quelque jours, et le vice du principe portera ses fruits. Après la thèse philosophique, voici la thèse libérale, après l'*Essai sur l'indifférence, l'Avenir*.

Rome écoute, regarde, attend, s'enveloppe de patience et de silence.

Lamennais s'irrite, la provoque et la force enfin à une parole de condamnation, toujours plus clémentine que la justice.

" Si l'on rejette mes thèses, s'écrie-il un jour, je ne vois aucun moyen de défendre la religion."

L'infortuné ! Ce n'était pas elle, c'était lui qui était perdu.

Le vaisseau immortel de l'Eglise passa comme toujours sur les flots révoltés ; et quand Lamennais se sépara d'elle, ce ne fut qu'un homme à la mer, un seul homme, grâce à Dieu ; car ses amis, épouvantés de son inflexible entêtement, après d'ardentes et impuissantes supplications, l'un après l'autre, l'avaient abandonné, tournant leur prière vers Dieu seul. A l'honneur éternel de ce groupe d'hommes éminents, tous furent, plus qu'à Platon perdu, fidèles à la vérité. Pas un seul, après lui, ne se jeta dans le gouffre qu'il avait ouvert.

Et lui, lui qui avait jeté l'outrage à Rome comme à une cité morte, il traîne longtemps dans une ombre déshonorée la ruine maudite de ses jours. En vain, la vie publique le traverse un instant d'un rouge éclair ; en vain, de sa plume qui devient lourde, il écrit un livre panthéiste. Ce fantôme vivant survit tout ensemble à sa gloire, à son génie, à son bonheur, à sa foi. Puis ce prêtre meurt sans prêtre, dans une agonie sans parole, et son corps est porté sans prière, sans cortège, dans une fosse commune, sans nom et sans croix ; de son œuvre jadis si fière

et si haute, rien ne reste debout. Car cela seul est debout qui regarde le ciel. Rien ? Je me trompe. Il reste, dans un livre immortel, une édition de Thomas à Kempis, quelques lignes où sa propre parole retentit à travers les siècles pour le condamner à jamais.

Tel est l'homme, telle est la destinée.

Si l'homme fait pitié, la destinée fait peur.

Il n'est pas un des traits que je viens d'esquisser qui ne soit pris de l'ouvrage de M. l'abbé Ricard. Si la couleur en est moins sombre sous sa plume, j'allais dire sous son pinceau, cela tient à coup sûr à l'exquise charité de son cœur. Peut-être aussi, le fils des riantes plages de la Méditerranée a-t-il quelque peine à comprendre les brumes glaciales et les rafales désespérées des océans du Nord.

On se dira : Quelle est l'heure vraie de la chute de Lamennais ?

Saint Thomas, qui n'a pas laissé un problème humain sans y porter le coup d'aile et le coup d'œil de son génie, se demande, à une page de son œuvre incomparable : Comment le premier homme, dans le paradis, doué par Dieu d'une raison parfaite, et par suite infaillible dans sa sphère, a pu se tromper et croire à la parole menteuse du serpent. Et il se répond :

Parce que le péché d'orgueil était déjà commis dans son cœur et avait altéré en lui la claire vision de la vérité. Ainsi, c'est la faute qui ouvrit la porte à l'erreur. La perversion de la volonté précéda les ténèbres de l'entendement. Car si l'homme, *couronné de la justice originelle* était infaillible, il n'était pas impeccable.

Voilà le secret de la première aberration. C'est aussi le secret de bien d'autres. L'histoire du premier homme se continue, toutes proportions gardées, dans l'humanité. Presque toujours les grandes erreurs qui deviennent le scandale du monde sont la suite de grandes fautes cachées, dont l'éternelle racine est l'idolâtrie de soi-même. De là se dégagent, avec des leçons formidables, d'immenses consolations.

Si je me laissais aller à descendre au langage profane, j'oserais dire : La vérité est pareille aux beautés de ce monde. Pour se livrer, elle veut qu'on l'aime. Mais ce langage est trop bas pour les choses sacrées. Montons plus haut.

La parole qui ne trompe pas a dit un jour :

“ Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. ”

Cela est vrai pour l'éternité. Cela est vrai pour ce monde. Oui ! toutes choses égales d'ailleurs, il y a mille fois plus de clarté dans un regard sans tache que dans un œil troublé par les fumées de l'orgueil ou les vapeurs du sang et de la boue qui montent de la chair. Cela est si vrai que, pour empêcher de voir et de croire, il suffit de l'ombre pleine de vanité du philosophe lui-même, passant devant son œil, selon l'expression d'un grand poète douteur.

L'heure où Lamennais vit passer l'ombre de sa personnalité superbe entre lui et la vérité, fut donc la première de son erreur : c'est le secret de sa conscience et de Dieu.

GABRIEL DE BELCASTEL.

BIBLIOGRAPHIE

Enseignement

NOUVEAU DICTIONNAIRE NATIONAL, Dictionnaire universel de la langue française. par Bescherelle aîné, 4 vol. in-4. brochés, 90 frs., reliés, 110 frs., 1889 ; chez Garnier, Paris.

Ces quatre volumes se composent de quatre mille pages de menu texte imprimé sur quatre colonnes. On assure qu'ils contiennent la matière de plus de cent volumes imprimés dans des conditions ordinaires. Je ne dis pas non. Le titre dans son efflorescence indique sommairement ce que veulent embrasser ces gros volumes, et nous le reproduisons intégralement.

“ *Nouveau Dictionnaire national*, dictionnaire universel de la langue française, répertoire encyclopédique des lettres, de l'histoire, de la géographie, des sciences, des arts et de l'industrie, comprenant : 1° la nomenclature la plus riche et la plus étendue que l'on puisse trouver dans aucun dictionnaire ; 2° l'étymologie de tous les mots de la langue d'après les recherches les plus récentes de la philologie ; 3° la prononciation de tous les mots qui offrent quelque difficulté sous ce rapport ; 4° l'examen critique et raisonné des principaux dictionnaires, tels que ceux de l'Académie, de Littré et de Larousse ; 5° la solution de toutes les difficultés d'orthographe, de grammaire et de style, appuyée sur l'autorité des auteurs les plus estimés ; 6° la biographie des personnages les plus remarquables de tous les pays et de tous les temps ; 7° les noms de tous les peuples anciens et modernes, de tous les souverains, des institutions publiques, des ordres monastiques ou militaires, des sectes religieuses, politiques, philosophiques ; les grands événements historiques, sièges, batailles, etc. ; 8° la géographie ancienne et moderne, physique et politique.”

Voilà bien des affaires. Sont-elles toutes sérieuses ? L'étymologie et la philologie sont parfois des fantaisies, mais ces fantaisies ont leur importance. Mettons que ce soit des curiosités, ces curiosités sont piquantes. Tout en variant et subtilisant, elles éveillent l'esprit, le tiennent en haleine, lui font goûter les mots, les mots de la belle langue française. C'est quelque chose. Il faut aimer notre langue ; elle est bonne et sage même ; elle s'est formée dans des temps de foi, elle est imprégnée de clartés supérieures, et si elle est un trésor et une richesse pour la patrie, c'est parce qu'elle est un bon et bel outil de la vérité. Vraiment, elle est glorieuse. En outre si notre philologie et notre étymologie sont ondoyantes, comme l'homme lui-même, au dire de Montaigne, il faut remarquer que le *Dictionnaire* est réservé ; il s'en tient aux “recherches” de la philologie et de l'étymologie, et ne jure pas qu'elles soient toutes des découvertes.

Je ne vais pas examiner chacun des paragraphes d'un titre aussi pharamineux, — pour employer une épithète que reconnaît et consacre “la plus riche nomenclature.” Sans entrer dans les détails, l'ensemble paraît effrayant, imposant tout au moins, mais ne laisse pas d'être commode. Il est agréable d'avoir sous la main les notions de tant de choses, rangées par ordre alphabétique, et les plus aisées du monde à consulter.

Le *Nouveau Dictionnaire* de Bescherelle a été publié en 1843. L'auteur, né en 1802, avait été sous la Restauration archiviste au conseil d'Etat et ensuite bibliothécaire au Louvre. La monarchie de Juillet le maintint à ce poste. Il avait publié divers ouvrages de littérature et de grammaire lorsqu'il pensa à son dictionnaire. Il se proposait de remplacer tous les dictionnaires, de les combiner et de faire un dictionnaire vraiment universel, tout en restant le dictionnaire de la langue française. Puisque toutes les sciences emploient des mots français à leur terminologie, ne peuvent-elles pas toutes être rattachées au dictionnaire de la langue française ? La question serait de décider si les terminologies scientifiques appartiennent à la langue française. Cela ne ferait peut-être pas doute pour la terminologie des métiers. Les métiers sont des arts populaires ; et dans notre démocratie, le peuple est resté souverain, au moins par le langage. C'est un souverain légitime et compétent. Tout ce qu'il a fait est bien fait, vient de bon terroir et demeure dans une bonne et juste assiette. Pour faire les mots dont il se sert, le peuple emploie les éléments qu'il trouve sous sa main, ou plutôt sur ses lèvres ; ils les fond, les soude, les contracte ou les allonge à son gré. Sa règle est sa volonté, mais cette volonté n'est pas capricieuse, et dans sa liberté elle observe des lois secrètes que les savants ont méprisées et rejetées au grand dommage de l'économie et de la régularité de notre langue, où se trouvent aujourd'hui des contrastes, pour ne pas dire des contradictions, qui sont difficiles parfois à expliquer. Les philologues expliquent comment les mots se sont formés dans la bouche du peuple, comment il a laissé tombé les désinences latines, pourvu à la distinction des cas, combiné ou changé les voyelles, respecté les consonnes, contracté les syllabes ; du latin *fragilis* il a fait *frêle* ; les savants du seizième siècle ont cru mieux faire en disant *fragile*. Ils ont traduit, ils n'ont pas transporté. Ils n'ont pas su composer ni inventer des mots nouveaux : le génie leur a fait défaut ; ils n'ont été que des copistes :

Et leur muse en français parlait grec ou latin.

C'est le grec qui triomphe dans les sciences modernes, et les mots longs d'une toise,

Les grands mots qui tiendraient d'ici jusqu'à Pontoise,

que les naturalistes, les physiiciens, les chimistes et tous les autres savants composent, seront-ils jamais français ? J'en doute. On ne peut appeler mots français que ceux que l'usage—le bon usage de Vaugelas—l'usage qui se forme dans la rue, selon Malherbe, aussi dans les bonnes compagnies et à la cour, veut bien adopter, que les bons auteurs accueillent et que l'Académie consacre. Cette dernière puissance est jeune. Les autres sont anciennes et légitimes, sont-elles encore vivantes ? Les bonnes compagnies ? la cour ? Je veux qu'il y ait encore de bons auteurs ; les meilleurs, disait Vaugelas, qui se contentait ainsi de qualités relatives. A toutes les époques, si *décadées*—un mot que Bescherelle n'a pas relevé, bien qu'il donne *décadent*, d'après les de Goncourt qui l'ont passé ou emprunté à beaucoup d'autres—à toutes les époques, si *décadées* qu'elles soient donc, il y a les meilleurs auteurs ; il y en a aussi les meilleurs de chaque catégorie ; et puisque Bescherelle invoque les de Goncourt, on voit de quelles espèces il va relever la crème ou le *gratin*, pour continuer à relever des nuances qui ont échappé à Bescherelle.

Comment les eut-il connues, si elles n'étaient pas nées ? L'argot est toujours en ébullition. C'est une chimère de le vouloir saisir à l'improviste et fixer. Pour pénétrer dans notre belle langue française, il faut le temps, l'usage, la consécration : on en revient toujours à la sagesse de Vaugelas, et en dernière analyse, à une décision de l'Académie ; décision qui sera prudente parce qu'elle court risque d'être cassée par ce souverain complexe et absolu, l'usage, dont Bescherelle ne saurait anticiper la décision.

Charles Nodier disait que le dictionnaire universel d'une langue devrait contenir tous les mots qui renferment une idée. C'est une limite ; et Bescherelle, pourrait nous dire, et ses continuateurs et éditeurs le diront à sa place, que les mots d'argot naturaliste, réaliste, pessimiste, décadent ou déliquescents, dont on pourrait noter l'absence dans leurs colonnes, ne renferment aucune idée. Par contre, ceux que l'Académie n'a pas consacrés et que Bescherelle a recueillis, renferment-ils une idée ?

En tous cas, ces réflexions peuvent mener à croire qu'un dictionnaire n'est pas aisé à exécuter. Boiste, ancien avocat qui, en 1819, publiait, lui aussi, un "Dictionnaire universel de la langue française avec le latin et l'étymologie, manuel de grammaire, d'orthographe et de néologie (!) complément et analyse de tous les dictionnaires," etc., énumérait tout comme Bescherelle dans les huit paragraphes de son titre, les richesses et les merveilles de son ouvrage ; et il disait : "Il n'y a que Dieu qui puisse faire un dictionnaire parfait." Au-dessous de la perfection, il y aura place pour divers mérites.

Je regrette que Bescherelle, qui voulait que son dictionnaire universel fut un répertoire encyclopédique de l'histoire, ne nous ait pas sinon conté, du moins résumé l'histoire des dictionnaires. Le mot est nouveau. Boiste et Bescherelle lui donne bien une étymologie latine ; *dictionnarium*, disent-ils. C'est la traduction ou la transformation à forme latine du mot *dictionnaire*. Mais *dictionnarium* appartient-il à la langue latine ? Il n'est pas dans Quicherat : Forcellini l'ignore aussi bien que Faccioliati ; et Ducange, qui plus est, dans son glossaire de la basse latinité, ne relève pas le terme, non plus dom Charpentier dans le supplément à Ducange. M. Brachet, au *dictionnaire étymologique* n'en dit pas davantage. Le mot semble dérivé, sans doute par augmentatif, de *dictum*. Mais si le mot n'est pas ancien, le livre le serait-il ? L'antiquité a-t-elle connu des dictionnaires ? Peut-être, à Rome, avait-on des glossaires de quelque poète grec ? Il serait bien curieux que l'on pût trouver des glossaires de poètes latins ? Mais un dictionnaire latin, antique et général : quelle apparence ! M. Delisle pourrait nous dire si les manuscrits ont gardé la trace d'un travail de cette sorte, accompli au moyen âge sur l'ensemble de la langue latine. Faut-il attendre l'imprimerie ? et le dictionnaire latin de Calépin, qui date de 1511, est-il le premier dictionnaire connu ? C'était un dictionnaire latin polyglotte. Avec la Renaissance, les dictionnaires se sont multipliés. Les dictionnaires des langues mortes, grecque, latine, hébraïque, peut-être ?

Mais une langue vivante, une langue qui se modifie à chaque jour, dont l'orthographe varie de province à province !... Calépin avait pu faire le dictionnaire de dix ou douze langues mortes ou vivantes, mais son ouvrage tournait autour de la langue latine, qui en était le fil et le pivot

immuable. L'Académie, en entreprenant son dictionnaire, ne prétendait pas à l'universalité. C'est un travail de sélection qu'elle se proposait, triant les mots et les locutions de bon aloi de ceux qui paraissaient mal faits et indignes d'être reconnus. Elle ne visait pas à produire un manuel de *néologie* comme Boiste. Bescherelle était plus large encore dans ses projets, et les huit paragraphes de son titre s'étendent bien au-delà de ceux de Boiste. Depuis 1819, les sciences ont beaucoup développé et barbarisé leur nomenclature. La *carpe*, selon Boiste, est un poisson du genre *cyprin*; selon Bescherelle, ce cyprin est en outre un *gymnopome*, et le *gymnopome* est un *holobranche*. Ce sont là les derniers mots de la science. Je ne les trouve pas dans un dictionnaire scientifique, dressé il a vingt-cinq ans. Il renvoie, il est vrai, la carpe,—cette pauvre carpe dorée qui est si bonne quand elle est bien frite,—aux *Malacoptérygiens abdominaux*. Que d'arêtes dans ce vocable, comme disait Em. Augier! Bescherelle n'oublie pas ces *Malacoptérygiens*. Vraiment, Cuvier était un grand homme et il était membre de l'Académie française. Mais tant de grec se peut-il fondre dans l'usage français? Depuis deux siècles passés notre ami Petit-Jean s'est-il habitué à la métamorphose et à la métempsycose? *Malacoptérygiens!*

Après tout, abondance de biens ne nuit pas, dit un proverbe qu'on pourrait appliquer à toute cette *néologie*, pour parler comme Boiste; et cette abondance, tout en chargeant peut-être le *Nouveau Dictionnaire universel*, ne l'encombre pas. L'ordonnance en est heureuse, et l'organisme très simple et très réussi. L'ouvrage est commode, facile et agréable à consulter. Chacun y peut laisser dormir les diverses parties de la nomenclature qui ne l'intéressent pas; mais au jour où une difficulté à leur sujet s'élèvera à ses yeux, il s'en sera pas mois satisfait d'en avoir la solution sous la main. Au fait, le succès a prouvé que la profusion de Bescherelle avait sa raison d'être; et cent cinquante mille exemplaires, répandus dans le public, depuis quarante ans, témoignent que le plan de l'ouvrage n'est pas sans mérite. Tout se résume dans l'ordre alphabétique. La nouvelle édition, qui a voulu mettre le travail de Bescherelle au courant du jour et y faire entrer toutes les modifications que les découvertes et les progrès des sciences et des études, les révolutions et le changement des Etats, le travail académique des mots et de l'orthographe, pouvaient rendre utiles et nécessaires, a respecté le plan primitif tout en en développant les perspectives. Elle y a marqué certaines distinctions. Ainsi, les mots reconnus par l'Académie, sont indiqués par un astérisque, et le lecteur est averti de la qualité de chacun d'eux. Je n'insisterai pas sur les notions géographiques, elles s'étendent au gouvernement, à la population, aux richesses, à l'industrie, à l'administration intérieure et, pas n'est besoin de le dire, aux limites et aux divisions politiques des divers Etats, à leur religion, leurs chemins de fer et aussi leur histoire.

L'histoire tient une grande place dans le *Nouveau Dictionnaire universel*. Les notions en sont exactes généralement et de sage inspiration. Bescherelle et ses continuateurs prétendent s'adresser à tout le monde et, en tenant à respecter ce qui est respectable, ils ne veulent pas prendre parti dans les questions controversées. Elles sont indiquées, et les solutions proposées, toujours modérées, sont saines le plus souvent. Il y a quelques erreurs. Faut-il remarquer que c'est un jugement som-

maire, où la justice est étrangère, de donner les *Annales ecclesiastici* de Baronius comme un "ouvrage rempli d'erreurs que les commentateurs ont relevées en partie" ?

La partie biographique du dictionnaire est très étendue ; c'était bien l'intention de Bescherelle de fondre dans le dictionnaire de la langue le dictionnaire biographique. Les continuateurs ont poussé le travail jusqu'aux dernières années. Tous les hommes du dix-neuvième siècle qui ont marqué dans les lettres, les arts, les sciences, la politique et l'armée, sont caractérisés par quelques dates et les faits principaux de leur vie. Il y a sans doute quelques lacunes dans ces notices. On a beau vouloir être complet. Ces lacunes accusent-elles une tendance d'esprit ? Comment M. d'Haussez, le ministre de la Marine de 1830, qui, par son énergie et sa sagacité a assuré la conquête d'Alger, n'a-t-il pas sa place dans ce dictionnaire qui célèbre "l'admirable patriotisme" de Gambetta ? Comment le Cardinal Gousset, Mgr Gerbet, dom Guéranger, le cardinal Pie et bien d'autres personnages illustres de l'Eglise, prêtres, religieux et prélats, sont-ils passés sous silence, tandis que Mgr Dupanloup a justement sa place dans ces colonnes ainsi que Mgr Darboy, à qui "la modération de ses opinions avait suscité des animosités dans un certain parti", dit le dictionnaire. Le mot ultramontanisme est défini sans malveillance et très simplement mis en regard de celui de gallicanisme, expliqué assez sèchement. L'article sur Pie IX dénoterait, bien qu'avec discrétion, de fâcheux préjugés. C'est à cause de ces défauts sans doute qu'un critique bienveillant disait que les gros volumes du *Dictionnaire universel* ne devaient pas être livrés aux jeunes gens, et qu'il fallait la forte main d'un homme pour les manier. Soit. L'ouvrage, utile et commode, nous ne cesserons de le dire, souvent curieux et piquant sur les questions de grammaire et de littérature, doit être consulté avec réserve et par des esprits assez éveillés pour en faire la critique. Les intentions en sont louables, la lumière a manqué quelquefois ; et les auteurs, tout en la cherchant, n'ont pas pu se mettre toujours dans le grand courant de la vérité pure et vivante, dont ils tiennent parfois les clartés pour des exagérations. Le gros livre porte donc la trace des doctrines, des opinions et des illusions du jour.

Le Dictionnaire de Bescherelle a été entièrement refondu, dit encore le titre ; et les éditeurs, dans la préface, énumèrent les améliorations que, tout en respectant le plan primitif si clair et si ingénieux, ils ont pu apporter à ce grand ouvrage : les sciences diverses, l'histoire, la géographie, particulièrement celle de la France, ont reçu toute sorte de compléments intelligents et précieux. Ce sont les nouveaux éditeurs qui ont absorbé, dans cette refonte, les dictionnaires de Littré et de Larousse que Bescherelle n'avait pu connaître, et qui ont utilisé en outre les richesses de la dernière édition du dictionnaire de l'Académie. Les recherches de la philologie ne leur ont pas fait oublier les difficultés et les problèmes de la grammaire ; et ils visent à garder le renom des premières éditions qui contenaient, dit-on, la meilleure des grammaires dans le plus complet des dictionnaires. Parmi ces améliorations apportées au travail primitif et énumérées dans la préface, après le classement de tous les mots nouveaux et le relèvement de toutes les nuances admises depuis vingt ans, — c'est dire toute la néologie du vieux Boiste, — on signale comme un travail qui devra être fort apprécié "plus de

cent mille citations empruntées à nos écrivains contemporains les plus estimés". C'est encore là un signe du temps. Cent mille ! c'est un nombre ! et que peuvent être les plus estimés ?

J'ai nommé les de Goncourt ; combien d'autres, au gré d'un lecteur judicieux, auraient besoin de faire antichambre avant d'être cités, comme des maîtres, en exemple, dans un dictionnaire, et d'être rangés parmi ces meilleurs dont parlait Vaugelas. Aurait-on eu tort d'attendre que M. Em. Zola fût au moins de l'Académie ? L'empressement est un des caractères fâcheux de notre époque. Elle n'a pas de patience, elle est nerveuse.

La liste des auteurs cités est assez curieuse. Des journalistes et des poètes de tout calibre ; peu d'ecclésiastiques : Mgr Dupanloup, Frayssinous et Lamennais ; des romanciers démodés et déjà oubliés : d'Arincourt et Drouineau ; presque tout le réalisme et le naturalisme, et aussi parfois par contraste et exception Louis Veuillot ; George Sand à presque toutes les pages ; heureusement, Mme de Sévigné, qu'on peut bien tenir pour le contre-poison, est peut-être citée encore plus souvent : elle fera toujours plaisir au lecteur, et elle vient en preuve que, malgré leur engouement pour les écrivains contemporains, les éditeurs de Bescherelle, curieux de philologie et d'étymologie, amoureux de la grammaire, gardent aussi l'amour de la belle et bonne langue française.

Je terminerai en remarquant que cette nouvelle édition du *Dictionnaire* de Bescherelle, est enrichie d'un certain nombre de vignettes : " Nous n'avons pas entendu, disent les éditeurs, tomber dans l'imagerie... Nous nous sommes bornés à donner des dessins tenant peu de place dans le texte et qui ajoutent à la clarté de certaines définitions de nature à n'être comprises à première vue que par un petit nombre de personnes." Cette illustration, explicative et descriptive, sobre et sérieuse, vient surtout en aide à l'histoire naturelle et aux diverses sciences. Elle ajoute à l'utilité, et elle est comme une parure de ces quatre gros volumes.—*Léon Aubineau.*

DICIONNAIRE CLASSIQUE DE LA LANGUE FRANÇAISE, par Bescherelle jeune.
Un vol. in-8, de 1230 pages. Relié, demi chagrin, 15 fr. 1888, chez
Bloud & Barral, Paris.

Il n'est pas inutile de signaler un bon dictionnaire français. Celui de Bescherelle jeune est déjà connu de tous et hautement apprécié ; aussi nous ne nous étendrons pas à ce sujet, notre but étant simplement d'annoncer cette *nouvelle édition*, entièrement revue, refondue par l'auteur. Quelque parfaites qu'aient été les précédentes, celle-ci est encore supérieure. On n'ignore pas que cet ouvrage, bien qu'en un seul volume, renferme toute la substance du dictionnaire de l'Académie française. Il offre même des avantages, encore augmentés dans cette édition, qu'on ne trouvera dans aucun autre dictionnaire de même format, c'est-à-dire, l'exactitude des définitions, la solution raisonnée de toutes les difficultés de la langue, un choix bien disposé des meilleurs exemples du plus pur français ; nous trouvons encore les synonymes bien déterminés et tranchés, les meilleurs exemples des figures de rhétorique, la prononciation des mots difficiles, etc. En somme ce dictionnaire,

qu'il ne faut pas confondre avec celui de Bescherelle aîné, est un travail qui, lui, du moins, restera. Les cinq éditions publiées en l'espace d'une dizaine d'années et dont la plupart ont été refondues radicalement, nous montrent la supériorité de cette entreprise.

L'auteur a eu l'heureuse idée de ne pas présenter, comme les autres, une sorte d'encyclopédie où la langue—connaissance principale cependant—n'occupe que la plus faible part ; il n'a traité, à proprement parler, que la pure langue littéraire, donnant en quelques mots seulement la définition des principaux termes scientifiques, artistiques et analogues, rejetant même à la fin, dans un petit supplément, les noms propres.

Nous devons également féliciter l'auteur d'avoir réussi à condenser en un seul volume bien maniable, imprimé très fin, mais très net, une si grande abondance de matière et de l'offrir à un prix si réduit. M. Bescherelle nous permettra de lui exprimer un vœu ardent, que lui, mieux probablement que tout autre, serait capable de combler. Dans sa prochaine édition, il devrait ajouter en plus des synonymes de 1. les expressions et mots analogiques, s'aidant pour cela des dictionnaires de Blanc et Boissières, avec quelques explications précises ; 2. les homonymes et homographes, les antonymes et les paronymes, les meilleures épithètes, s'aidant de l'encyclopédie Larousse et donnant également, en cas de besoin, quelques mots d'explication. Il produirait un vrai trésor.—*Revue de la Suisse catholique.*

NOUVEAU COURS DE GRAMMAIRE FRANÇAISE rédigé conformément au programme du 22 janvier 1885, à l'usage de l'enseignement secondaire, par A. Brachet, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Inscriptions, et J. Dussouchet, agrégé des classes de grammaire, professeur au lycée Henri IV. 8 vol. in-16, cartonnage toile.—*Cours élémentaire* : Grammaire, 2ième éd. 1 fr. Exercices et corrigé, 2 fr. 50—*Cours moyen* : Grammaire, 2ième éd. 1 fr. Exercices complémentaires et corrigé, 2 fr. 75—*Cours Supérieur* : Grammaire, 2 fr. 50. Exercices étymologiques, 1 fr. Corrigé des exercices étymologiques, 2 fr. ; chez Hachette, à Paris.

Ces huit volumes composent trois cours, élémentaire, moyen et supérieur ; ils comprennent, avec les règles de la grammaire, des exercices et leurs corrigés : plusieurs de ces volumes sont donc destinés à rester aux mains du maître, les autres à être mis aux mains des élèves.

La grammaire, disait Lhomond, est l'art de parler et d'écrire correctement. Cette définition est juste et simple. Je ne sais si Lhomond l'avait empruntée à quelque prédécesseur. Le Dictionnaire de l'Académie l'a accueillie. Boiste, en 1819 la donnait aussi. Littré, qui d'ordinaire suit l'Académie et en gâte quelque peu les définitions en les abrégant ou les développant, s'est étendu cette fois : "l'art d'exprimer ses pensées par la parole ou par l'écriture d'une manière conforme aux règles établies par le bon usage." Sans relever le pronom, ou, comme on dit aujourd'hui, l'adjectif pronominal *ses*, dont la relation indéterminée reste louche, *parler et écrire correctement* qui est plus bref, n'est-il pas aussi plus clair et partant mieux dit ? Quelques grammairiens, cependant, Poitevin entre autres, ont adopté la définition

de Littré. On veut du nouveau. Bescherelle s'étend à son tour : s'il n'est louche, il est diffus et confus. "Grammaire, dit-il, la science du langage, c'est-à-dire, la science des signes de la pensée considérés dans leur élément." Suivent dix lignes assez ombreuses dont la touffe s'étend sur l'objet de la grammaire. Ce n'est pas là une définition à proposer aux enfants ; Lhomond reste, à mon gré, bien supérieur.

MM. Brachet et Dussouchet ont voulu limiter et adapter leur définition à la seule langue française. Ne délayent-ils pas, en le restreignant, le *correctement* de Lhomond ? Leur grammaire est "la réunion des règles suivies par la langue française pour assembler les lettres en mots et réunir les mots en phrases." Beaucoup de mots peut-être et une phrase sinon trouble, du moins peu lucide aux jeunes esprits. C'est l'orthographe seule, au dire des nouveaux grammairiens, qui est l'art d'écrire correctement. *Ecrire* n'a plus le sens large et complet exprimé par Lhomond.

Le lecteur ne doit pas s'étonner si j'insiste sur Lhomond. Il a été mon premier, je pourrais dire mon seul maître de grammaire. Tous ceux que j'ai voulu consulter ensuite ne m'ont jamais rien appris : et pour voir clair dans leurs explications même les plus justes et les mieux fondées, j'avais besoin de recourir aux *Eléments* de Lhomond. Ils forment 20 pages d'impression à peu près. Ils fixent les principes, offrent l'éclaircissement de presque toutes les difficultés et donnent la clef de la plupart des problèmes de la langue française. Je parle d'après mon expérience personnelle. Quand j'ai voulu aborder Noël et Chapsal, — je ne suis pas jeune et il ne faut pas s'étonner si j'invoque de vieux grammairiens, — je n'y ai vu que des ténèbres. Avec Girault-Duvivier, j'ai parcouru une mer hérissée de récifs, j'ai plongé dans des abîmes profonds où j'entrevois des cavernes qui semblaient pleines de monstres : dans ces obscurités et ces périls, combien j'étais heureux de ressaisir la simplicité, la clarté, la raison de Lhomond ! En quelques mots, il calme les tempêtes, indique, ouvre le vrai et droit chemin et souffle dans l'intelligence ce vent clair et rafraîchissant du bon sens qui dissipe les subtilités et les brouillards. Lhomond sans doute a des défauts. J'en ai souligné un tout à l'heure. Il nomme pronom les mots *mon, ton, son* qu'on trouve mieux coiffés du titre d'adjectifs. Je dirai bien que pour moi, je n'en ai cure ; mais aux examens, ce serait une énormité, et il est bon d'y pourvoir. Lhomond, comme livre classique, est en outre incomplet, dit-on, et certainement il est en dehors des programmes de 1885. Pour la gloire de Lhomond, il ne faut pas trouver mauvais qu'on cherche à ajouter quelque peu au nécessaire.

Entre Lhomond et les maîtres d'aujourd'hui, il y a d'autres diversités que celles des définitions ou des catalogues. Le but de l'éducation était autrefois de faire des hommes. L'honnête homme était celui qui, sachant lire et écrire correctement, savait se conduire chrétiennement. La Révolution a changé cela. L'université ne vise pas à faire des hommes. Si elle y vise, il faut reconnaître qu'elle n'y atteint pas. Elle prétend faire des savants. Réussit-elle ? Pour faire des savants comme pour faire des soldats, il faut d'abord avoir des hommes. Je n'entre pas dans ces questions.

Les programmes de 1885 font sentir que la liberté de l'enseigne-

ment n'existe pas en France et que l'Etat pèse de tout son poids, et de toute sa violence sur l'enseignement de nos enfants. Il n'y a pas à discuter. Les programmes prescrivent, avec "une étude générale et complète de la grammaire, les lois qui ont présidé à la formation des mots français, les doublets, des notions d'étymologie, etc." Cet *et cætera*, que nous donne la *Nouvelle Grammaire*, comprend bien des choses, et prouve d'abondant qu'il ne peut plus être question des petits *Eléments* de Lhomond ; sinon peut-être comme j'en ai usé jadis, pour s'aider à voir clair et à se reconnaître dans les difficultés et les labyrinthes des grammairiens, si les grammairiens historiques d'aujourd'hui étaient par hasard aussi confus, diffus ou obscurs que les grammairiens à priori de ma jeunesse.

Le programme d'études de grammaire de 1885 est vaste d'ailleurs, curieux, intéressant même. On serait disposé à y prendre plaisir, et un plaisir extrême. Ce qui inquiète, c'est de le voir proposé et imposé comme une étude nécessaire aux enfants, à tous les enfants. S'il était présenté en dehors du cadre de l'enseignement que doivent recevoir tous les citoyens, ce serait une fête...où même l'on pourrait rire. La méthode historique de l'enseignement du français a bien des ressources, et elle ouvre de curieux horizons. Comment les rendre accessibles et sensibles aux regards des enfants ? C'est le problème que tentent de résoudre MM. Brachet et Dussouchet.

M. Brachet est un érudit de marque, un philologue distingué. On a de lui un *Dictionnaire étymologique* et une *Grammaire historique de la langue française* qui sont deux ouvrages recommandables, couronnés par l'Institut et qu'on a vraiment plaisir à connaître et à étudier. Mais étymologie et philologie sont des sciences où l'imagination a quelque part. Sans doute l'observation est le fondement ; elle doit être précise et exacte ; mais toujours un peu d'imagination même chez les plus sages, les plus savants et les plus modérés, féconde les fruits les plus beaux et les conquêtes les plus rares de l'observation. Le point où l'imagination et l'observation se soudent et se combinent, n'est pas facile à déterminer. Les conquêtes, qu'on croit assurées, sont sans cesse contestées et remises en jeu. Tous les vingt ou trente ans, l'étymologie, la philologie,—et toutes les éruditions d'ailleurs,—subissent des révolutions. Voyez Littré. On sait avec quel applaudissement a été reçu son Dictionnaire. La partie était gagnée. Elle était gagnée par l'exactitude et l'observation. Aujourd'hui, Littré est à peu près démodé ; on le tient pour inexact, hasardeux, arbitraire ! On ne le met pas tout à fait au niveau de Ménage. Mais il entre dans le rang des antiques ; on le conteste. Il est à refaire. Il a trop de germanismes. Ménage, ne nous y trompons pas, en fait d'étymologie, est tenu pour la fantaisie pure et l'arbitraire absolu. Hélas ! il prétendait bien, lui aussi, avoir observé, et il avait foi dans ses découvertes, comme Littré dans les siennes. Où sont les neiges d'antan ? La *Grammaire historique* de M. Brachet a déjà vingt ans de date. Certainement, l'auteur s'est tenu au courant des progrès incessants de l'érudition, il en suit les redressements et les agrandissements quotidiens. Et en transformant, avec le concours de M. Dussouchet, agrégé de grammaire, qui a l'expérience de l'enseignement, cette *grammaire historique* en livre classique et en la mettant à la portée des enfants, il entend la maintenir au niveau de la science. Toutefois M.

Brachet garde toute son estime pour Littré et n'en veut rien rabattre. Ne va-t-il pas, lui aussi, sentir le vieux ?...

Nous ne nous arrêterons pas longuement au cours élémentaire ni au cours moyen. Bien que les auteurs visent à enseigner scientifiquement, ils sont obligés d'invoquer maintes fois l'usage, qui est aveugle, traditionnel et ne raisonne pas. Pour distinguer le genre des noms, par exemple, ils en appellent à l'expérience de leur élève de sept à huit ans, à l'enseignement de la mère ou de la nourrice, et reproduisent la règle un peu empirique de Lhomond ; on reconnaît qu'un nom est masculin quand on peut mettre *un* devant ce mot : *un* chapeau, *un* cheval. Voilà donc un enseignement *a priori*, qui précède la doctrine du maître, et où le maître devra souder ses déductions scientifiques. C'est cependant un fait essentiel à l'étude de la grammaire : il en est bien d'autres dont l'élève a la connaissance avant de s'asseoir sur le banc de l'école. Ces connaissances, qu'on pourrait appeler instinctives et que l'enfant a amassées sans le savoir, simplement en prenant la peine de vivre, seront non seulement utilisées, mais respectées par un maître intelligent. Les programmes de 1885, qui disent que les règles doivent être enseignées par l'usage, et que le maître rattachera constamment son enseignement aux exemples fournis par le langage parlé, ces programmes ne disent pas assez. L'enfant de sept ans a un bagage de science acquise dont il ne se rend pas compte et où le maître doit l'aider à voir clair ; il connaît le nom ou substantif, il en connaît le nombre et le genre, bien qu'ils les brouille parfois ; il sait distinguer les verbes et en discerner les temps. Le premier effort du maître devra être de faire reconnaître et vérifier à son élève les connaissances déjà assez étendues et fort déliées parfois qu'il possède. Je serais d'accord avec le programme pour reconnaître que cette intelligence grammaticale, qui n'a besoin que d'être constatée aux yeux et par les efforts de l'élève, peut être appuyée du texte de la grammaire que l'élève pourrait apprendre. Toutefois, en thèse générale, pour tout le cours élémentaire, le livre ne me paraît pas bien utile ; et je n'en chargerais pas la mémoire de mon élève.

Il est vrai que le cours élémentaire de MM. Brachet et Dussouchet, pour satisfaire aux programmes de 1885 a un cadre assez vaste ; il embrasse par exemple la formation des substantifs tirés des adjectifs, verbes ou autres substantifs, à l'aide des affixes, préfixes, suffixes et suffixes diminutifs. Il y a là des curiosités, dont on peut amuser et même intéresser un enfant. Sont-elles essentielles ? et n'y a-t-il pas, de ci de là, un peu d'arbitraire, partant d'inexactitude ou tout au moins d'incertain ? Est-ce *maladie* qui vient de *malade* et *pauvreté* de *pauvre* ? *Rangée* est-il dérivé du verbe *ranger* ? ou le verbe et le substantif ne dérivent-ils pas du mot *rang*, un mot allemand. *Rasade* vient-il de *raser* ? et le latin *radere*, *rasum* n'est-il pas le radical de l'un et de l'autre. Est-il nécessaire, sinon bien exact, d'apprendre à un enfant que *pommier* vient de pomme et *cerisier* de cerise ? Le rapport existe entre ces mots ; mais comment s'est établi entre eux le rapport de dérivation et de formation ? Les programmes de 1885 qui veulent faire enseigner les lois de la formation des mots, sont un peu vagues, et l'exécution en est délicate ? *Prune* peut avoir donné *pruneau* : on en voit la raison beaucoup plus certaine que celle de la dérivation de *pommier* de *pomme* ; mais *prunelle*, qui est un diminutif, vient-il de *pruneau* ? il n'en est pas le fé-

minin comme le pourrait le faire supposer le *Cours élémentaire*, page 24. Il est bien vrai que *jouvencelle* est le féminin de *jouvenceau* et *damoiselle* de *damoiseau*. Les analogies ont des entraînements. Il ne faut pas que votre élève à qui vous faites tirer *colonnade* de *colonne*, s'imagine tirer *ponnade* de *pomme*. J'indique le danger de ces exercices de dérivés par affixes ou suffixes, sans les vouloir absolument bannir de l'enseignement. Lhomond ne nous en a rien dit dans notre enfance ; et le cours supérieur redresse, éclaire, complète, si vous aimez mieux, certaines assertions du cours élémentaire.

C'est d'ailleurs le cours supérieur de la nouvelle Grammaire destiné aux élèves de quatrième et même des humanités qui est important et qui vise particulièrement à inaugurer la méthode historique dans l'enseignement de la grammaire. En somme, je trouverais ce cours supérieur d'autant meilleur qu'il sera suivi et étudié dans les classes les plus hautes.

Au début du livre cependant, après quelques préliminaires, les auteurs ont sur la phonétique ou études des sons, cent pages d'un vif et sérieux intérêt, applicables à l'enfance.

Une langue n'est pas seulement écrite, elle est parlée ; elle a été parlée avant d'avoir été écrite. Lhomond dit bien que la grammaire est l'art de parler et d'écrire correctement ; mais ses précieux *Eléments* ne traitent pas de la parole, et ne s'arrêtent nulle part à la formation et à l'émission des sons. L'art de la parole cependant est l'art de former et d'émettre les sons. La mère en a pris le souci : la langue et les lèvres de l'enfant, tous les organes de la parole si délicats et qui ont besoin d'être si agiles et si exacts, ont été déliés et exercés par elle. Les exercices ont été gradués : la souplesse des organes de l'enfant s'est pliée peu à peu à toutes les exigences : il a blessé quelque temps sur certains sons ; il en a évité ou transposé quelques autres ; il parle enfin ; mais parle-t-il correctement ? et lorsqu'il est en âge d'étudier et d'apprendre la grammaire, possède-t-il la netteté et la correction de la parole ? On a déjà remarqué que ce petit enfant de sept ans, qui s'en va en classe et à qui vous mettez une grammaire entre les mains, a une certaine somme de connaissances acquises, que le maître ne peut pas, ne doit pas tenir pour non avenues, et dont le débrouillement sera presque tout l'agrément et partant la cause du succès des premières études. Mais ce qu'il sait, cet enfant, ce qu'il sait sans savoir qu'il le sait, n'est qu'une ébauche de science dans l'une et l'autre branche de la grammaire, le *parler* et l'*écrire*. Malgré l'intelligence grammaticale qu'il faut lui reconnaître, il a bien des choses, et des choses essentielles et nécessaires à apprendre pour essayer d'écrire correctement. Combien son parler enfantin est encore défectueux ! Aussi est-il utile et nécessaire de le plier à des exercices de langage, MM. Brachet et Dussouchet disent de phonétique ou d'exercices des sons. C'est bien le son qui fait et défait les langues. Les travaux d'étymologie ou de formation des mots constatent à chaque instant le changement de lettres et la contraction de syllabes introduits par l'usage, qui ont formé les mots nouveaux.

C'est la langue qui les a fabriqués : l'écriture n'a jamais fait qu'en constater les évolutions. Le langage français, dit M. Géhant, dans sa *Méthode euphonique et grammaticale*, doit être " naturel, clair, net, doux, vif, léger,

coulant, expressif, ferme, varié ou nuancé." Il réclame dès lors une agilité et une fermeté extraordinaire de tous les organes de la parole. Le maître devra exercer, développer ou redresser les habitudes de l'enfant. M. Géhant, qui a donné toute sa vie à l'enseignement de notre langue à l'étranger, s'est appliqué à déterminer les divers mouvements pour l'émission correcte des sons. MM. Brachet et Dussouchet ont consacré plusieurs pages intéressantes à cette gymnastique des lèvres, de la langue, du gosier affectant les dents et le palais. Les auteurs du cours supérieur disent avoir emprunté leurs remarques sur "la position et les mouvements des organes phonateurs" aux maîtres de l'institution nationale des Sourds-Muets de Paris, où la parole, disent-ils, est enseignée mécaniquement. Ils ont très bien fait de recourir à cet enseignement. La nécessité de former des étrangers à la prononciation française avait conduit M. Géhant aux mêmes expériences, et sa *Méthode euphonique* est entrée dans le détail de ce mécanisme de la parole.

Ces exercices phonétiques, qui font défaut à nos grammaires modernes, ont été recommandés et pratiqués dans notre pays jusqu'à la fin du dix-septième siècle. Théodore de Bèze entre dans le détail de l'émission des voyelles, qui résonnent sous la voûte du palais, dit-il, et se forment tantôt à la racine et tantôt au bout de la langue, parfois appuyée contre les dents. Alvarès, dans sa grammaire latine, réclame la pression des lèvres, *pressis labris*, pour donner à entendre la consonne *m*, surtout à la fin des syllables; et il explique que la langue doit toucher le palais pour faire sonner *n* à la latine et non à la barbare. Les grammairiens, en tout temps et en tout pays, n'ont jamais négligé la phonétique, manière physique de former et d'émettre les sons.

En France, au dix-septième siècle, un membre de l'Académie française, lecteur du Dauphin, appelé par Bossuet à concourir à l'instruction du prince, avait publié le *discours physique de la parole*, où tous ces exercices sont notés. Il se nommait de Cordemoy et était cartésien. Molière fit de lui le maître à philosophe de M. Jourdain, et tira sur le théâtre le mécanisme de cette parole physique. Si l'on a ri, si l'on rit encore, je n'ai pas à le dire. On sait le privilège de la comédie. *Castigat ridendo mores*. Les leçons de phonétique furent si bien bannies de l'enfance que la mémoire en était presque perdue, elle est encore si honteuse que les grammairiens mettent leurs leçons sous le couvert de l'enseignement mécanique des sourds-muets. N'importe. Il y a quelques années, j'ai recommandé aux maisons d'éducation religieuse les exercices de la prononciation française en signalant la *méthode euphonique et grammaticale* et aussi la *grammaire euphonique et syntaxique de la langue française* de M. Géhant (librairie d'Eug. Belin.) Si MM. Brachet et Dussouchet font entrer ces exercices dans l'enseignement universitaire, il faudra reconnaître que les programmes de 1885 auront eu un bon résultat. J'estime cependant que ces exercices phonétiques que MM. Brachet et Dussouchet réservent au cours supérieur, pourraient être avantageusement pratiqués par les enfants plus jeunes. Il ne faut pas laisser au rire de Molière l'autorité du philosophe latin, raillant, lui aussi, l'*elementarius senex*. On peut continuer "à tout temps l'étude et non pas l'écolage," disait Montaigne. Les exercices de prononciation sont de l'écolage. Formez les petits enfants.

Les grands, à qui est adressé le cours supérieur, auront avec la

phonétique et l'histoire de la langue, à étudier l'étymologie, la lexicologie, la syntaxe des mots et des propositions, et jusqu'à des notions de prosodie. Lhomond n'eut jamais pensé à ce dernier point, j'en laisse à juger l'importance. Les écoliers de mon temps trouvaient d'eux-mêmes ces notions, et il faut espérer que la grammaire ne multipliera pas trop les essais poétiques ; il ne faut pas que l'enseignement officiel se prête à tromper la jeunesse.

Dans toutes ces études grammaticales et philologiques, les auteurs se sont appliqués à résumer clairement ces notions les plus assurées, les dernières ; et les histoires, dont ils s'appuient, de la transformation successive des mots, sont toujours intéressantes et instructives, même quand elles ne sont pas rigoureusement justes ou justifiées. Elles piquent et excitent l'esprit : elles témoignent qu'elles ont eu cours dans un temps donné, et non pas auprès des premiers-venus. Les divers sons dont un mot se compose, les lettres qui les figurent, le radical qu'elles enveloppent, les suffixes qui s'y ajoutent disent quelque chose par eux-mêmes. Ce quelque chose qui éveille l'intelligence, caresse l'oreille ou sourit à l'imagination par la vertu même du mot, est ce qu'un grammairien a délicatement appelé les idées latentes du langage. Ces idées latentes n'ont pas besoin d'être définies, il suffit de les indiquer ; elles sont le charme et la grâce du discours : ce sont elles qui assemblent et lient les mots, en soutiennent le sens et le font rire doucement et vivre aux yeux du lecteur.

Les mots doivent être harmonieux : ils ont une harmonie de sens et une harmonie des sons. L'harmonie des sons ne laisse pas d'être une force, Théophile Gautier et Gustave Flaubert proclamaient le plus beau vers de la langue française :

La Fille de Minos et de Pasiphaé

C'était bien uniquement la musique des syllabes qui les attachait, à la gloire de Racine ; le sens était de peu à leur jugement. L'oreille seule était caressée. Il est vrai que Théophile Gautier et Flaubert, tout routiers de lettres qu'ils fussent, étaient de grands enfants, des enfants vicieux et déplaisants, plus préoccupés d'étonner la galerie que de manifester leurs propres sentiments. Aussi bien cette harmonie des syllabes et cette grâce des mots se font sentir à des naïvetés moins suspectes. Un petit enfant de cinq ans, s'amusant dans son petit lit de convalescent, se récitait ou plutôt se chantonnait la fable *du rat de ville et du rat des champs*, arrivé à ces vers :

Le rat de ville détale,

et il le disait :

Le roi des vignes détale,
Son camarade le suit.

L'enfant s'arrête pour savourer et dire : c'est joli cela :

Son camarade le suit.

C'est très joli ! Sans doute, dans ces vers, il entrevoyait vaguement un sens ; mais la répétition, dans de courtes syllabes, de la voyelle *a*, suivie de voyelles douces qui semblent s'éteindre, avait surtout charmé son oreille. *A* est un son agréable ; les petites filles prétendent que c'est

joli de rire en ah ! Quelquefois, c'est un mot seul qui séduit et frappe l'imagination. Jérusalem. Ce mot ravissait et transportait un enfant que j'ai connu. Jérusalem ! se redisait-il en s'écoutant et se délectant. Le mot est beau, en effet, sonore, rapide, plein, harmonieux ; le rayon céleste l'illumine. Bien qu'elles ne touchent pas la perception de tous, ces grâces sont sensibles, et elles se rapportent à ces vertus latentes qui attirent les mots les uns vers les autres, et qui constituent avec l'harmonie des sons et l'harmonie du sens, un accord complet, quelque chose de semblable peut-être à ce concert des astres que l'oreille ne savoure pas et qui n'est pas moins un chant véritable.

Ce concert, cet accord des mots entre eux et avec l'idée qu'ils expriment n'est-ce pas ce qu'on appelle la propriété du langage ? grande et magnifique qualité, tout à fait délectable, qui ne se définit guère et qui est essentielle à la langue française. C'est le don particulier, le don propre de l'écrivain. Oh ! que les livres d'aujourd'hui manquent de propriété dans leur langage ! Ces livres, comme le disait M. Renan à M. Claretie, qui abaissent l'esprit du lecteur et pervertissent le goût littéraire !

Les écrivains ont une part dans les révolutions de la langue : ils contribuent à la fixer et à la faire briller. Les grammairiens, qui généralement ont beaucoup de respect d'eux-mêmes, ne parlent pas toujours avec assez de respect des grands écrivains, et sont à leur endroit volontiers légers et rapides : cette légèreté pourrait être fâcheuse dans les livres destinés à la jeunesse. J'estime inexact de dire que "Mme de Sévigné orthographiait moins régulièrement que les plus illettrés de nos paysans." Je n'ai pas à examiner sur quoi le *Cours supérieur* prétend se fonder : le propos est malsonnant, exorbitant et tout à fait rude à entendre. Toutes les lettres de la marquise, qui m'ont passé sous les yeux, m'ont paru aussi régulièrement orthographiées que délicatement écrites. Elles s'insurgeaient, il est vrai, contre certaines règles de grammaire adoptées aujourd'hui et contestées de son temps. Elle n'admettait pas l'emploi neutre du pronom *le*.

Avec Corneille, avec Racine, avec Mme de Maintenon, — et j'emprunte ces grandes autorités au *cours supérieur*, — elle ne s'inclinait pas devant Vaugelas, et écrivait : Quand vous serez contente je la serai ! Elle résistait à Ménage, son maître, qui la voulait reprendre, et prétendait qu'elle dirait *le* quand elle aurait de la barbe au menton. Il n'y avait pas que la règle du *le* neutre qu'elle méconnaît. Je ne sais si elle observait nos règles un peu arbitraires des participes mieux que Molière, Racine ou Boileau, qui orthographiaient certainement plus régulièrement que les plus illettrés de nos paysans. Ces propos entre grammairiens sont de peu de poids ; ils ne doivent pas être tenus devant la jeunesse. Ils pourraient avoir pour conséquence de faire mépriser la science de l'orthographe ; ce serait fâcheux, en ce temps surtout où l'arbitraire est prêt à s'affirmer en toute circonstance. Le respect des maîtres de la langue, même quand ils ne sont pas grammairiens parfaits, ne saurait être trop recommandé. MM. Brachet et Dussouchet le savent puisque tout leur livre est consacré à montrer, expliquer et faire goûter les traditions. Ils sont érudits : il ne faut pas que l'amour et l'admiration des traditions les plus reculées les pousse à dédaigner les errements et les gloires des derniers jours. La langue française doit beaucoup à nos pères

qui ont façonné et transformé les mots latins ; elle doit aussi grandement aux merveilleux écrivains qui pour les employer à leurs chefs-d'œuvre, leur ont donné une force et prêté des vertus incomparables. C'est un point à rappeler aux philologues. Guessard, un philologue de la plus grande autorité, leur demandait souvent non sans quelque ironie de s'en ramentevoir, leur faisant remarquer que depuis qu'elle est émancipée, c'est-à-dire à son diagnostic, depuis le seizième siècle, la langue française a fait un beau chemin dans le monde. Ce beau chemin ne fait pas oublier à un érudit les grâces des allures du treizième siècle. Mais en les goûtant et en les prisant, en admirant la régularité et la justesse de forme des mots fabriqués par le peuple durant les siècles précédents, Guessard recommandait de ne pas dédaigner les formes savantes plus rapprochées de la langue latine que le quinzième et le seizième siècles avaient surtout élaborées, quand la muse de Ronsard parlait grec et latin ; et il affirmait, sans rien abaisser des gloires des primitifs, que c'était à ce moment de son émancipation que la langue française avait été dotée, et richement dotée.

Je m'arrête. Je pourrais en dire davantage. L'étude des mots qu'on veut inculquer à la jeunesse, est volontiers un délassement et un plaisir de vieillards. La tentative de MM. Brachet et Dussouchet est intéressante et curieuse ; elle peut être utile ; elle sera importante si à travers la décadence et la ruine de l'enseignement classique, elle fait pénétrer dans l'université avec la poursuite de la bonne prononciation, quelque étude sérieuse de la langue française.

On peut recommander le cours de grammaire à tous les professeurs : ils y trouveront des ressources pour apporter à leurs classes un intérêt et parfois un sourire, ce qui n'est pas à dédaigner et ne sera d'ailleurs pas sans profit immédiat. Les programmes de 1885 sont là. Je crois qu'il faut apporter de la réserve à mettre le livre aux mains des écoliers. Je puis ajouter aux raisons qui me font conseiller cette réserve l'emploi que les auteurs font pour les exemples de la littérature contemporaine. C'est une mode inaugurée par M. Duruy, quand il était ministre, et qu'il voulait, pour former les jeunes générations à l'amour de la dynastie impériale, qu'on enseignât l'histoire toute vive du second empire. Je laisse l'histoire ; les professeurs de l'Université ont passé à la littérature. Avant d'être proposée à l'enfance, la littérature a besoin de mûrir. Les vers de M. Coppée ou de M. Theuriet peuvent être excellents et généreux : ils sont encore verts, et les présenter à la jeunesse, c'est pour lui agacer les dents.—*Léon Aubineau.*

Service de Renseignements et de Commission.

Q.—Peut-on permettre la lecture des ouvrages de M. Louis Fignier ?
R.—Pas d'une manière absolue. Sous prétexte de vulgarisation scientifique, M. Fignier fait trop souvent invasion dans les doctrines philosophiques et religieuses qui ne sont pas de son domaine, et il professe des théories contraires à l'enseignement catholique.

Q.—Peut-on se servir du *Nouveau Dictionnaire classique illustré* de A. Gazier ? R.—Oui ; prendre garde toutefois cà et là à l'esprit janséniste

de l'auteur. (Cet ouvrage se vend, relié en toile, 3 fr. 30 et non 3 fr. 60, tel qu'annoncé à la page 317 du *Chercheur*, Vol. 1.)

Q.—L'ouvrage de MM. Pécaut et Baude intitulé : *L'Art, simples entretiens à l'usage de la jeunesse*, peut-il être mis sans inconvénient entre les mains des jeunes gens ? R.—Non. MM. Pécaut et Baude sont des partisans de l'art pour l'art ; en outre, certaines gravures contenues dans ce volume ne doivent pas être mises sous les yeux de tout le monde.

Q.—Quelle est la valeur du *Précis de l'histoire de la littérature française* par Désiré Nisard ? R.—Lorsque cet ouvrage a paru, en 1878, l'*Univers* l'appréciait comme suit : " M. Nisard, qui est de l'Académie, est aussi de l'Université. Ce sont là des titres qui gênent un homme, quand l'homme veut écrire l'histoire littéraire du très chrétien pays de France. Mais il faut s'entendre. On peut être gêné sans le savoir, et c'est le cas de M. Nisard, qui porte avec désinvolture le poids et le prix de ses partialités. Il eut suffi d'énoncer un des titres de M. Nisard pour savoir par quelle porte il pouvait nous introduire dans l'histoire des lettres françaises. Dès les premières pages du *Précis*, on est renseigné sur le fil que l'auteur compte faire tenir au lecteur à travers le labyrinthe de ses dissertations. On ne s'égarera pas ; M. Nisard est un guide qui a des connaissances ; mais on est prévenu qu'on ne verra pas tout et que le voyage sera à recommencer sur beaucoup de points où toute la bonne volonté de M. Nisard ne réussit pas à faire suffisamment de ténèbres. Entre autres choses, signalons la " suffisance " comique avec laquelle l'académicien lettré parle des plus grands génies qui aient illustré la doctrine et les lettres catholiques. Dans la vieille querelle des " médiants et de l'Université ", M. Nisard montre une vive tendresse pour le fameux Guillaume de Saint-Amour et ses méchants pamphlets, tandis qu'il fait parade d'un dédain amusant pour saint Bonaventure et saint Thomas d'Aquin. C'est là tout l'homme, et nous le retrouverons quand, à la fin de son volume, voulant consacrer quelques pages à la littérature du XIX^e siècle, il écarte, sous prétexte d'avoir la politique en horreur, tout ce qui sent le catholicisme. Chateaubriand, grâce à son christianisme coloré " d'empois antique " et de rhétorique universitaire, est à peu près le seul qui fasse figure dans ce dernier tableau où Cousin, Carrel, Alexandre Dumas, Mignet et d'autres prennent des pages. Le comte de Maistre est exécuté en trois lignes avec un aplomb majestueux. Royer-Collard a son tableau. Montalembert, qui fut pourtant orateur et écrivain de quelque talent, n'obtient pas une mention. Nous pourrions citer bien des omissions choquantes. A quoi bon ? M. Nisard n'a que faire des " lettres chrétiennes ", mal vues dans les endroits que hantaient les livres académiques, et puis M. Nisard n'a point ce qu'il faut pour pouvoir en parler. Son livre, qui est un petit monument d'école et de parti, ira où il veut aller et ce n'est ni bien haut ni bien loin."

Q.—Pourriez-vous m'indiquer une histoire de l'Eglise qui tienne le milieu entre les Manuels et les grands ouvrages de Darras et de Rohrbacher ? R.—La maison Vivès vient de publier une nouvelle édition de la petite *Histoire de l'Eglise*, par l'abbé Darras, 4 vol. in-8, 24 fr. Nous recommanderons tout spécialement l'*Histoire de l'Eglise*, par le Cardinal Hergenrœther, 6 vol. in-8, 45 fr, chez Palmé. Les deux derniers volumes doivent paraître très prochainement, s'ils ne sont déjà en vente. Il y a aussi l'*His-*

toire universelle de l'Eglise par le docteur Alzog, traduite de l'allemand par l'abbé Goschler. 4 vol. in-12, 16 fr, chez Bricon, à Paris. Il y a encore *Leçons d'histoire ecclésiastique*, par l'abbé Doublet, 4 forts vol. in-12, 14 fr. chez Berche & Tralin ; *Cours d'histoire ecclésiastique*, par l'abbé Rivière, 3 vol. in-8, 18 fr., chez Vivès ; enfin *Analyse de l'histoire de l'Eglise* de Darras, par Ch. de Castelmour, 2 vol. in-8, 12 fr. Ce dernier ouvrage vient de paraître chez Vivès.

Q.—M. Frédéric Godefroy, auteur de l'*Histoire de la littérature française*, n'a-t-il pas publié un cours de grammaire française ? Si oui, chez quels éditeurs et à quel prix ?—La grammaire de MM. Brachet et Dussouchet peut-elle être mise sans danger aux mains des écoliers ? R.—La grammaire française de M. Godefroy se trouve chez Gaume, à Paris, aux prix suivants : cours élémentaire : 60 centimes ; cours moyen : 1 fr. 25 ; cours supérieur : 1 fr. 80. Quant au cours de grammaire française de Brachet et Dussouchet, voyez l'article de M. Léon Aubineau à la page 370 du *Chercheur*, vol. 11. En terminant, M. Aubineau s'exprime ainsi : " Je crois qu'il faut apporter de la réserve à mettre le livre aux mains des écoliers. Je puis ajouter aux raisons qui me font conseiller cette réserve l'emploi que les auteurs font pour leurs exemples de la littérature contemporaine. "

Q.—Connaissez-vous quelqu'ouvrage spécial qui pourrait guider un jeune homme instruit dans le choix de ses lectures ? R.—*La lecture et le choix des livres*, par l'abbé Verniolles, 1 vol. in-18, 2 fr. 50, chez Retaux-Bray, à Paris. Le frère Azarias a aussi publié dernièrement à New-York une brochure intitulée : *Books and reading*. Nous ne connaissons pas actuellement le nom de l'éditeur ni le prix de l'ouvrage. Nous vous en informerons plus tard.

Q.—Quels sont les journaux ou revues publiés par la Société de St. Augustin ? Depuis quand paraissent-ils et quel est le prix de l'abonnement pour le Canada ? R.—*Le Musée des Enfants*, mensuel, 6 fr. paraît depuis 1887. *L'Ecole catholique*, revue pédagogique, bi-mensuelle, 6 fr. paraît depuis 1882. *La Revue de l'Art chrétien*, publication trimestrielle, 25 fr. paraît depuis 1857. *Le Musée des jeunes Filles*, revue mensuelle, 12 fr. paraît depuis quelques mois seulement.

Q.—Où pourrais-je trouver un recueil de jolies chansons françaises, irréprochables au point de vue de la morale ? R.—*La chanson chrétienne*, chez Mme. Domin, libraire, rue de la Monnaie, à Caen (Calvados), France. Nous indiquerons le prix dans un prochain numéro.

Q.—Je lisais dernièrement un extrait d'une revue intitulée : *La Franc-maçonnerie démasquée*, où cette revue est-elle publiée ? R.—Chez Barratier & Dardelet, à Grenoble. C'est une revue mensuelle fondée pour combattre la franc-maçonnerie. L'abonnement est de 5 fr. pour la France.

Q.—Quel est le prix d'abonnement au *Cosmos* ? R.—Pour le Canada 32 fr. C'est le meilleur journal scientifique que nous connaissions. Il paraît toutes les semaines. Chaque numéro contient 32 pages gr. in-8, avec gravures dans le texte. Les bureaux sont au No 8, rue François 1er, à Paris.

TABLE DES MATIERES. — Vol. II.

Discours et Conférences

PAGES

1—Du Beau et de la Pensée dans l'Histoire.....Ch. Charaux
14—L'enseignement supérieur des Lettres.....Frs. Plessis
41—Le génie au XVII^e et au XVIII^e siècles.....E. Legouvé
65—A l'Institut catholique de Paris—Discours de.....Mgr. d'Hulst
70—L'enfance chrétienne.....L'abbé Laroche
83—Souvenirs de collège—Discours de.....Ludovic Halévy
101—Discours de réception à l'Académie française.....Jules Claretie
129—Réponse au discours de M. Jules Claretie.....E. Renan
161—L'Éducation intellectuelle de la femme.....L'abbé Dadolle
193—Le patriotisme.....R. P. Félix
257—Le souvenir.....L'abbé Pelgé
321—Aux orphelines—Discours de.....Ludovic Halévy

Études littéraires

38—Le roman contemporain—Une préface de.....Ch. Gounod
46—Les carnets de Victor Hugo.....Ed. Schérer
73—La défense des Humanités.....M. Target
225—Bossuet sermonnaire.....Paul Lallemand
289—Nos derniers Humanistes.....Auguste Nisard
323—Gambetta orateur.....Ph. de Grandlieu
329—L'art d'écrire—Éducation de la sensibilité.....G. Lanson
332— “ “ De la transition.....Louis Veuillot
333—Littérature et morale—Curiosités malsaines.....A. de Pontmartin
353—Le rôle de la mère dans le roman contemporain.....H. Le Franc
355—La littérature scientifique.....E. Vial

Sciences

15—Le phosphore et la pensée.....
281—De l'exercice.....J. M. Bordes
25—L'hygiène et l'industrie.....Dr. Monin
27—A propos de la tuberculose.....Dr Ox
284—Le coryza ou rhume de cerveau.....Dr. Degoix
186—Nouveau traitement des fractures.....
250—Pansement des brûlures et des contusions.....Dr. Carret
252—Le nettoyage des dents.....Ch. L. Quincérot
254—La fluxion dentaire..... “ “
255—La carie dentaire..... “ “
351—Hygiène de la table.....P. R.
241—Le café—ses avantages et ses inconvénients.....Dr. Degoix
155—La viande et le pain au point de vue alimentaire.....
188—Le pain au lait.....
58—Le froid par la chaleur.....
187—La ténacité des bois.....
52—Les progrès de l'acoustique.....A. Vernier
153—Nouvelle application du téléphone aux chemins de fer.....

- 123—Nouvelles chevilles pour pianos et instruments à archet.....
153—Nouveau système de télégraphie optique.....
318—La téléphonographie.....
319—Le télégraphe-imprimeur Baudot.....
122—Les orgues électriques.....
124—Nouveau parafoudre (système Wehr).....
320—Le galvanocauère.....
154—La résolution électrique des équations..... De Lapparent
286—Le phonographe perfectionné d'Edison.....

Beaux-Arts

- 17—A travers les galeries de peinture.....
75—Les batailles de Meissonier—Solférino..... Th. Gautier
77—Les soldats de Detaille—L'armée française..... E. Blavet
20—L'étude du chant—La mise de voix..... G. Duca
119—Critique musicale—Les chœurs d'Esther..... A. Jullien
74— “ “ La messe de Gounod à la mémoire
de Jeanne d'Arc..... J. Weber
247— “ “ La symphonie en re de César Frank “
249— “ “ La troisième symphonie de Saint-
Saëns..... “

Variétés

- 13—Souvenirs des Tuileries—Les colères de Napoléon...D'Haussonville
79—La vie de Mgr Darboy L'abbé F. Lagrange
115—La statue de Jean-Jacques Rousseau à Paris..... Aug. Roussel
117—L'Immortelle (poésie)..... L. de Chauvigny
141—Les concours de beauté..... H. Moreau
220—Enfants et mères—Premiers pas..... Mme Alph. Daudet
264— “ “ Bébé dessine..... “ “ “
309—Education et instruction..... Mgr. Scalabrini
360—Lamennais..... G. de Belcastel
22—Une lettre de Thiers.....
24— “ “ “ J. F. Millet
50— “ “ du Général de Sonis.....
78— “ “ de Victor Hugo.....
121— “ “ “ Mgr. Soulard.....
345— “ “ “ Paul Féval.....
345— “ “ “ Victor Hugo.....

Carnet d'un curieux.

- 87—La place Maubert à Paris..... L'abbé Daniel
266—L'Université et l'Ecole de médecine de Paris..... “ “
91—Les archives du Vatican.....
274—Les nouvelles salles du Musée Carnavalet.....
157—Le théâtre au Japon..... J. Weber
188—Jules Simon chez lui..... Paul Bosq
348—Lamartine en pantoufles..... G. Claudin

- 250—Les diverses éditions des œuvres de Bossuet
346—La poudre autrefois et aujourd'hui.....
223—Un livre de prières tissé en soie.....Ch. Comte
345—*Livre composé par le grand aum.*

Bibliographie

RELIGION.—*S. Thomæ Summa theologica*, p. 336—*Lectiones in Scripturam Sacram*, par le Pèpe, p. 336—*De Locis theologicis*, par le P. Berthier, p. 336—*Index librorum prohibitorum*, p. 336—*Le jeune homme chrétien*, par Hervé Bazin, p. 338—*Le parfum de Lourdes*, par L. Colin, p. 310—*L'Année sainte*, par le P. Coret, p. 230—*Les critères théologiques*, par le chanoine Salvatore di Bartolo, p. 143—*Panegyrique du Bienheureux G. de Montfort*, par l'abbé Delassus, p. 144—*De la philosophie du devoir*, d'après Cicéron et Sylvio Pellico, par M. Mollière, p. 125—*L'Épopée biblique*, par l'abbé Olivier, p. 59—*Quelques scènes de la Passion de N.-S.-J.-C.*, par l'abbé Burguière, p. 28—*St. Jean Berchmans*, par le P. Ceparì, p. 29—*La Revue des Religions*, p. 63.

DROIT.—*Le droit coutumier français—Les contrats*, par H. Beaune p. 276—*Le droit canon et le droit naturel*, par l'abbé Deville, p. 339—*Bulletin des lois civiles ecclésiastiques*, p. 317.

LITTÉRATURE.—*Le prisonnier de Miolan*, par Ch. Buet, p. 32—*Vieux papiers et souvenirs*, par Ch. de Poncheville, p. 91—*Lady Georgiana Fullerton, sa vie et ses œuvres*, par Mme. Craven, p. 147—*Morceaux choisis de prosateurs et de poètes français*, par l'abbé E. Ragon, p. 231—*Notions générales de littérature et histoire littéraire*, par l'auteur des *Paillettes d'or*, p. 339.

HISTOIRE.—*Histoire des princes de Condé*, par le duc d'Aumale, tome V, p. 311—*Marie-Antoinette*, par F. de Viré, p. 243—*Le colonel Paqueron*, par Mgr Saiwet, p. 245—*Chroniques de Villehardouin*, texte rapproché du français moderne, par Maillard de la Couture, p. 144—*Jeanne d'Arc*, par V. Canet, p. 146—*Vie de Saint Pierre Claver*, par le P. Fleuriau, p. 146—*Saint Vincent de Paul*, par Mgr Abelly, p. 146—*La Chine*, par M. Pourias, p. 30—*Dupleix*, par A. Clarin de la Rive, p. 31.

QUESTIONS SOCIALES.—*Les deux maîtres de l'enfance : le prêtre et l'instituteur*, par l'abbé Sicard, p. 239—*De la séparation de l'Église et de l'État*, par F. Butel, p. 127—*Demain*, réponse à la Fin d'un monde de Ed. Drumont, par J. de Penboch, p. 126.

SCIENCES.—*L'art de vivre*, par le Dr. Ch. Despiney, p. 343—*Dictionnaire du foyer et d'infirmier*, par le Dr. S. E. Maurin, p. 343—*Expérimental science*, par Geo. M. Hopkins, p. 344—*L'âme et la physiologie*, par le P. Bonriot, p. 344—*Le livre des métiers manuels*, par J. P. Houzé, p. 222—*L'hypnotisme*, par le P. Franco, p. 151—*La connaissance des années et des jours*, par l'abbé Ledouble, p. 32.

BEAUX-ARTS.—*L'étude du piano*, par Mlle H. Parent, p. 61—*Principes de la lecture musicale*, par Léon Roques, p. 340—*Compendium musicale ad usum clericorum*, par H. Le Bel, p. 342—*L'Épée*, chant patriotique, par M. Balleyguier, p. 341—*L'Annuaire héraldique de France*, p. 341—*L'album de Kellerhoven*, p. 340—*Du Beau dans la nature et dans les arts*, par l'abbé Gaborit, p. 278—*Litanies de la Sainte Vierge*, par Ch. Gounod, A. Thomas, etc., p. 127—*Imagerie religieuse*, p. 29—246.—*Musica sacra*, revue de musique religieuse, p. 342.

ENSEIGNEMENT—*Abrégé de grammaire latine*, par L. Havet, p. 93—*Syntaxe latine*, par O. Rieman, p. 95—*Grammaire hébraïque élémentaire*, par l'abbé Chabot, p. 316—*Nouveau dictionnaire national*, par Bescherelle aîné, p. 364—*Dictionnaire classique de la langue française*, par Bescherelle jeune, p. 369—*Nouveau cours de grammaire française*, par Brachet et Dussouchet, p. 370—*L'Ecole catholique, revue pédagogique*, p. 152.

ECONOMIE POLITIQUE—*Le Budget, son histoire et son mécanisme*, par René Stourm, p. 345.

NOTRE SERVICE DE RENSEIGNEMENTS, p. 352, 378, 159, 192.

MOUVEMENT DE LA LIBRAIRIE— p. 128, 160, 191, 256, 288, 320.

FIN DE LA PREMIÈRE ANNÉE.

385
Lettre composée par M. Pisant.